N° 143 SEPTEMBRE 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Comment devons-nous nous abandonner à la Providence ?

Nous avons dit pourquoi nous devons nous confier et nous abandonner à la Providence : à cause de sa sagesse et de sa bonté, et en quoi nous devons nous en remettre à elle : en toutes choses, pour l'âme et le corps, à condition d'accomplir nos devoirs quotidiens, et en nous rappelant que, si nous sommes fidèle dans les petites choses, nous obtiendrons la grâce pour l'être aussi dans les grandes.

Voyons maintenant comment nous devons nous confier et nous abandonner à la Providence, selon la nature des événements qui dépendent ou non de la volonté humaine, et quel doit être l'esprit de cet abandon, de quelles vertus doit-il s'inspirer.

Des différentes manières de s'abandonner a la Providence selon la nature des événements (1)

Pour bien entendre cette doctrine de sainte indifférence, il convient de remarquer, comme l'ont fait souvent les auteurs spirituels (2), que notre abandon ne doit pas s'exercer de la même manière à l'égard des événements qui ne dépendent pas de la volonté humaine, à l'égard des injustices des hommes et à l'égard de nos fautes et de leurs suites.

S'il s'agit de choses qui ne dépendent pas de la volonté humaine, comme d'accidents impossibles à prévoir, de maladies incurables, notre abandon ne saurait être trop absolu. La résistance serait inutile et ne servirait qu'à nous rendre plus malheureux; tandis que l'acceptation, en esprit de foi, de confiance et d'amour, rendra très méritoires ces souffrances inévitables (3). Dans les cir-

(1) Cf. saint François de Sales, *L'Amour de Dieu*, livre VIII, ch. v, et l. IX, ch. I à VII.

(2) Cf. saint François de Sales, *L'Amour de Dieu*, loc. cit., et Entretiens II et XV. — De Caussade, *Abandon*, t. II, p. 279. Appendice, 2e p.

Cf. Dom Vital Lehodey, *Le Saint Abandon*, Paris, Amat, 1919, 3e partie : « L'abandon dans les biens naturels du corps (santé et maladie) et de l'esprit (l'inégale répartition des dons naturels), dans les biens de l'opinion (humiliations, persécutions), dans les biens spirituels essentiels (grâce et gloire), dans les variétés spirituelles de la voie commune (les insuccès et les fautes, les épreuves, les consolations), dans les variétés spirituelles de la voie mystique...

(3) Il y a eu des épreuves qui ont tranformé certaines vies, comme on le voit dans la biographie de l'abbé Girard, intitulée *Vingt-deux ans de martyre*. Après son diaconat, ce saint abbé fut pris de la tuberculose des os qui l'immobilisa vingt-deux ans sur un lit, où il souffrit cruellement, offrant tous les jours ses souffrances pour les prêtres de sa génération. Lui qui avait la douleur de n'avoir jamais pu célébrer la messe, s'unit ainsi tous les jours au sacrifice de Notre-Seigneur perpétué sur l'autel. Cette maladie, au lieu de briser cette vocation, la transfigura.

constances douloureuses chaque fois que nous dirons *fiat*, ce sera un nouveau mérite; par là l'épreuve réelle deviendra très sanctificatrice. Bien plus, par l'abandon nous tirerons profit d'épreuves probables, qui n'arriveront peut-être pas, comme Abraham eut un grand mérite de se préparer avec un parfait abandon à l'immolation de son fils, que le Seigneur ne lui demanda plus dans la suite. La pratique de l'abandon change ainsi les épreuves actuelles ou à venir en moyens de sanctification, et cela d'autant plus que cette pratique est inspirée par un plus grand amour de Dieu.

*
* *

S'il s'agit des souffrances qui nous viennent de l'injustice des hommes, malveillance, mauvais procédés, calomnies, que faut-il faire?

Saint Thomas (2), en parlant des injures, des reproches immérités et affronts, des détractions, qui n'atteignent que notre personne, dit qu'il faut être *prêt* à les supporter avec patience, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui l'autre* » (Matth., v, 39). Mais quelquefois, ajoute-t-il, il convient de répondre, soit pour le bien de celui qui insulte, pour réprimer son audace, soit pour éviter un scandale qui pourrait naître de ces détractions ou calomnies. Si nous croyons devoir répondre ainsi et résister de la sorte, faisons-le en nous remettant au Seigneur pour le succès de cette démarche.

En d'autres termes, nous devons déplorer et réprouver ces injustices, non pas en tant qu'elles blessent notre amour-propre ou notre orgueil, mais en tant qu'elles sont

(1) II^{a} II^{ae}, q. 72, a. 3, et q. 73, a. 3, ad 3^{m}.

une offense à Dieu, et compromettent le salut de ceux qui s'en rendent coupables et de ceux qu'ils peuvent égarer.

Pour ce qui est de nous, nous devons voir dans l'injustice des hommes à notre égard la justice divine qui a permis ce mal pour nous donner une occasion d'expier d'autres fautes, réelles celles-là, et que personne ne nous reproche. Il convient de voir aussi dans cette épreuve la miséricorde divine, qui a voulu par là nous détacher des créatures, nous délivrer de nos affections désordonnées, de notre orgueil, de notre tiédeur, en nous mettant dans la nécessité pressante de recourir à une prière de supplication fervente. Ces injustices sont parfois au point de vue spirituel comme un coup de bistouri très douloureux, mais libérateur. La souffrance qu'elles causent doit nous montrer le prix de la justice véritable, elle doit non seulement nous porter à la pratiquer envers le prochain, mais elle doit faire naître en nous la béatitude de *ceux qui ont faim et soif de justice et qui seront rassasiés*, comme il est dit dans l'Évangile.

Le mépris des hommes, au lieu de produire en nous le trouble ou l'aigreur, peut nous devenir ainsi grandement salutaire, et nous révéler toute la vanité de la gloire humaine, par contraste toute la beauté de la gloire divine telle que les saints l'ont comprise. C'est le chemin qui conduit à la vraie humilité qui fait accepter et aimer d'être traité comme une personne digne de mépris (1).

*
* *

Enfin s'il s'agit des inconvénients de tout genre qui peuvent résulter, non plus de l'injustice des autres à

(1) Cf. saint Thomas, De gradibus humilitatis, IIª IIæ, q. 161, a. 6.

notre égard, mais *de nos propres fautes*, de nos imprudences ou de notre faiblesse, que faut-il faire?

Il faut distinguer dans nos fautes et leurs suites ce qu'il y a de désordonné, de coupable, et l'humiliation salutaire qui en provient. Quoi que puisse dire notre amour-propre, ce qu'il y a de déréglé dans nos actes, nous ne saurions trop vivement le regretter comme injure faite à Dieu, comme mal fait à notre âme, et presque toujours par voie de conséquence à l'âme du prochain. Quant à l'humiliation salutaire qui en résulte, nous devons l'accepter avec un complet abandon, comme il est dit dans le Psaume CXVIII, 71-75 : « *Bonum mihi, quia humiliasti me, Domine, ut discam justificationes tuas... Cognovi, Domine, quia aequitas judicia tua, et in veritate tua humiliasti me...* — Il m'est bon d'avoir été humilié, afin que j'apprenne tes préceptes. Mieux vaut pour moi la loi de ta bouche que des monceaux d'or et d'argent... Je sais, Seigneur, que tes jugements sont justes; c'est dans ta fidélité que tu m'as humilié. Que ta bonté soit ma consolation... Que ta miséricorde vienne sur moi et que je vive, car je fais mes délices de ta loi. »

L'humiliation qui résulte de nos propres fautes est le vrai remède à l'estime exagérée que nous avons de nous-même et que nous conservons souvent malgré la mésestime ou le mépris que d'autres nous manifestent. Il nous arrive même de nous raidir par orgueil sous l'humiliation qui nous vient du dehors et de nous donner à nous-même l'encens qu'on nous refuse. C'est une des formes les plus subtiles et les plus dangereuses de l'amour-propre et de l'orgueil. La miséricorde divine veut nous en corriger par l'humiliation qui provient de nos propres fautes; dans sa bonté elle les fait concourir elles-mêmes de la sorte à notre avancement; il faut donc, tout en travaillant à nous corriger, accepter ces humiliations avec un par-

fait abandon. *Bonum mihi, quia humiliasti me, Domine...* C'est la voie qui conduit à la pratique de la parole profonde de l'Imitation, si féconde pour qui l'a vraiment comprise : *Amare nesciri et pro nihilo reputari* : Aimer à être ignoré et considéré comme rien. Il faut vivre de cette doctrine selon la nature des événements qui dépendent ou ne dépendent pas de nous.

*
* *

Dans quel esprit nous abandonner a la Providence ?

Serait-ce, comme l'ont dit les quiétistes, dans un esprit qui diminue l'espérance du salut, sous prétexte de haute perfection ?

Bien au contraire, ce doit être dans un grand esprit de foi, de confiance et d'amour.

La volonté de Dieu *signifiée* par ses commandements est que nous devons espérer en lui et travailler avec confiance à notre salut, quels que soient les obstacles; cette volonté *signifiée* est le domaine de l'obéissance, et non pas celui de l'abandon. Celui-ci regarde la volonté de bon plaisir, dont dépendent l'avenir incertain pour nous, les choses qui arrivent journellement dans le cours de la vie, comme la santé, la maladie, les succès et les infortunes (1).

Faire, sous prétexte de perfection, le sacrifice de notre salut, de notre béatitude éternelle, serait chose absolument contraire à l'inclination naturelle vers le bonheur, inclination qui, comme notre nature, nous vient de Dieu. Ce serait contraire à l'espérance chrétienne, non seulement à celle du commun des fidèles, mais à celle des

(1) Cf. saint François de Sales, *Amour de Dieu*, l. IX, c. v, et Bossuet, *États d'oraison*, l. VIII, 9.

saints qui, dans les plus grandes épreuves, ont héroïquement espéré « contre toute espérance humaine », selon le mot de saint Paul, alors que tout paraissait perdu. Enfin un pareil sacrifice de notre béatitude éternelle serait contraire à la charité elle-même, qui nous fait aimer Dieu pour lui-même, et nous fait désirer le posséder pour le glorifier éternellement.

L'inclination naturelle, qui nous vient de Dieu et nous fait désirer le bonheur, n'est pas désordonnée, car elle nous porte déjà à aimer Dieu, souverain bien, plus que nous-mêmes. Saint Thomas (1) l'a montré : Ainsi, dit-il, dans notre organisme la main est naturellement inclinée à aimer le tout plus qu'elle-même, à se sacrifier pour lui, s'il le faut. Ainsi encore la poule par instinct rassemble ses petits sous les ailes, comme dit Notre-Seigneur, et se sacrifie s'il le faut pour les préserver contre le milan; parce qu'elle aime inconsciemment le bien de son espèce, plus qu'elle-même. Cette inclination naturelle existe, sous une forme supérieure, chez l'homme. Et en aimant bien la partie supérieure de lui-même, l'homme aime plus encore son Créateur; cesser de vouloir notre perfection et notre salut serait nous détourner de Dieu (2). Il ne saurait donc être question de sacrifier, sous prétexte de haute perfection, le désir de notre salut ou de notre béatitude éternelle, comme l'ont pensé les quiétistes.

Loin de là, l'abandon à Dieu est l'exercice excellent des trois vertus théologales, de foi, d'espérance et de charité, pour ainsi dire fondues ensemble (3).

(1) I^a, q. 60, a. 5.

(2) Nous avons longuement montré ailleurs que telle est la doctrine de saint Thomas. Cf. *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, t. I, p. 77-150.

(3) Certains auteurs ont parlé de la vertu d'abandon. En réalité l'acte d'abandon relève, non pas d'une vertu spéciale de même nom, mais des trois vertus théologales, et aussi du don de piété.

Mais il est vrai de dire que Dieu *purifie* notre désir du salut de l'amour-propre qui s'y mêle, par les incertitudes qu'il permet en nous à ce sujet, et qui nous obligent à l'aimer plus purement pour lui-même (1).

Il faut s'abandonner à Dieu en esprit de foi, en croyant que, comme le dit saint Paul (Rom., VIII, 28) : *tout concourt au bien dans la vie de ceux qui aiment Dieu* et qui persévèrent dans son amour. Cet acte de foi est celui que fit le saint homme Job, lorsque, privé de ses biens et de ses enfants, il resta soumis à Dieu, en disant : *Le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé, que le nom du Seigneur soit béni !* » (Job, I, 21.)

C'est ainsi qu'Abraham s'apprêta à obéir à Dieu qui lui demandait l'immolation de son fils, et qu'avec une très grande foi il s'abandonna pour l'avenir de sa race à la volonté divine de bon plaisir. Saint Paul le rappelle en nous disant dans l'Épître aux Hébreux, XI, 17 : « C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac en sacrifice. Ainsi celui qui avait reçu les promesses et à qui il avait été dit : « C'est d'Isaac que naîtra ta postérité », offrit ce fils unique, estimant que Dieu est assez puissant pour ressusciter les morts. »

Certes nos épreuves sont beaucoup moins grandes, bien qu'elles nous paraissent parfois bien lourdes à cause de notre faiblesse.

Du moins, à l'exemple des saints, *croyons que le Seigneur fait bien tout ce qu'il fait*, quand il nous envoie l'humiliation et la sécheresse, comme lorsqu'il nous comble d'honneurs et de consolations. Comme le remarque le Père Piny (2), *il n'y a pas de plus grande et de plus vive foi que de croire que Dieu dispose tout pour*

(1) Cf. PINY, *Le plus parfait*, ch. VII.
(2) *Le plus parfait*, ch. VII.

notre bien spirituel, lorsqu'il semble nous détruire, renverser nos meilleurs desseins, lorsqu'il permet la calomnie contre nous, l'altération irrémédiable de notre santé ou des choses plus douloureuses encore (1). C'est là une grande foi, car *c'est croire ce qui paraît le moins croyable* : que Dieu nous élève en nous abaissant, et c'est le croire non seulement d'une façon théorique et abstraite, mais d'une façon pratique et vécue. C'est vivre vraiment de la parole de l'Évangile : « *Quiconque s'élève* (comme le pharisien) *sera abaissé, et quiconque s'abaisse* (comme le publicain) *sera élevé* » (Luc., XVIII, 14). C'est vivre la parole du *Magnificat* : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles; esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes* : Le Seigneur a abaissé ceux qui s'enorgueillissaient, et il a élevé les petits; il a comblé de biens les affamés, et les riches, il les a renvoyés les mains vides » (Luc, I, 52). Tous nous devons être de ces petits par l'humilité, et de ces affamés, par le vif désir de la vérité divine, qui est le vrai pain de l'âme.

Nous devons donc, en accomplissant notre devoir quotidien, nous abandonner au Seigneur avec un grand esprit de foi. Il faut le faire aussi avec une *confiance* toute filiale dans sa paternelle bonté. La confiance (*fiducia* ou *confidentia*) est, dit saint Thomas (1), *l'espérance ferme ou fortifiée*, qui vient d'une grande foi en la bonté de Dieu auteur du salut. Le motif formel de l'espérance est la bonté de Dieu, toujours *secourable*, selon ses promesses, *Deus auxilians*.

« Bienheureux, disent les psaumes, ceux qui se confient dans le Seigneur » (Ps. II, 12). « Ceux qui se confient

(1) Nous voyons dans la vie de beaucoup de saints que les grandes calomnies qu'ils ont dû subir ont été l'occasion permise par Dieu pour les faire croître prodigieusement dans son amour.

(2) II^{a} II^{ae}, q. 129, a. 6.

en Lui sont comme la montagne de Sion; elle ne chancelle point, elle est assise sur sa base pour toujours » (Ps., CXXIV, 1). « Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous » (Ps., XV, 1). « J'ai placé en vous mon refuge, je ne serai jamais confondu » (Ps., XXX, 1).

Saint Paul (Rom., IV, 18), en parlant d'Abraham, qui, malgré son âge très avancé, crut à la promesse divine qu'il deviendrait le père d'un grand nombre de nations, nous dit : « *Espérant contre toute espérance*, il crut; ... devant la promesse divine, il n'eut ni hésitation ni défiance; mais puisant sa force dans la foi, il rendit gloire à Dieu, pleinement convaincu qu'il saurait accomplir sa promesse. »

De même, en faisant notre devoir quotidien, nous devons attendre de Notre-Seigneur la réalisation de sa parole : « *Mes brebis entendent ma voix; je les connais, elles me suivront... et nul ne les ravira de ma main* » (Jean, X, 28). Comme le note le Père Piny (1) : après avoir fait sérieusement son devoir, s'abandonner avec confiance entre les mains de Notre-Seigneur, c'est être vraiment comme une brebis. Peut-on mieux entendre la voix du bon Pasteur qu'en acquiesçant constamment à ce qu'il ordonne de nous, qu'en le priant avec amour d'avoir pitié de nous, et en se jetant avec confiance dans les bras de sa miséricorde, avec toutes nos fautes et nos regrets? C'est en même temps déposer en son sein toutes nos craintes sur notre passé et notre avenir. Ce saint abandon, loin de s'opposer à l'espérance, est la confiance filiale la plus sainte, unie à un amour qui se purifie de plus en plus.

L'amour le plus pur consiste en effet à se nourrir de la volonté de Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui a

(1) *Le plus parfait*, ch. VIII.

dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jean, IV, 34). « Je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean, V, 30). « C'est pour cela que je suis descendu du ciel » (Jean, VI, 38). Il n'y a donc pas de manière plus noble, plus parfaite, plus pure, d'aimer Dieu, que *de faire de la divine volonté la sienne propre*, en accomplissant sa volonté signifiée et en s'abandonnant ensuite à son bon plaisir. Pour les âmes qui suivent cette route, Dieu est tout; elles finissent par pouvoir dire : *Deus meus et omnia.* Dieu est leur centre, et elles n'ont plus de paix qu'en Lui, en soumettant toutes leurs aspirations à son bon plaisir, et en acceptant tranquillement tout ce qu'il fait. Dans les moments les plus difficiles, sainte Catherine de Sienne se rappelait de cette parole du Maître : « Pense à moi, et moi je penserai à toi. »

Rares sont les âmes qui arrivent à cette perfection. Mais il faut y tendre. Saint François de Sales dit : « Notre-Seigneur aime d'un amour extrêmement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner ainsi totalement à son soin paternel, se laissant gouverner par sa divine providence, sans s'amuser à considérer si les effets de cette providence leur seront utiles, profitables, ou dommageables; étant tout assurés, que rien ne leur saurait être envoyé de ce cœur paternel et très aimable, ni qu'il ne permettra que rien ne leur arrive, de quoi il ne leur fasse tirer du bien et de l'utilité pourvu que nous ayons mis toute notre confiance en lui (1)... Quand (en faisant

(1) Qu'on lise par exemple la vie du bienheureux Cottolengo, et l'on verra comment cette âme si admirablement abandonnée à la Providence a été aimée tendrement par Dieu, comment le Seigneur a béni sa *piccola casa* de Turin, qui assiste aujourd'hui dix mille pauvres, et qui est un des plus beaux témoignages de la bonté

notre devoir quotidien) nous abandonnons tout à la providence divine, Notre-Seigneur prend soin de tout et conduit tout... L'âme est alors vis-à-vis de Lui comme le petit enfant à l'égard de sa mère; quand elle le met à terre pour cheminer, il chemine jusqu'à ce que sa mère le reprenne, et quand elle veut le porter, il lui laisse faire : il ne sait point et ne pense point où il va, mais il se laisse porter ou mener où il plaît à sa mère. Tout de même cette âme, aimant la volonté du bon plaisir de Dieu en tout ce qui lui arrive, *se laisse porter et chemine néanmoins*, faisant avec grand soin tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée (2). » Elle peut dire alors vraiment, à l'exemple de Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père », et c'est là qu'elle trouve la paix, cette paix qui est déjà en nous comme la vie éternelle commencée, « *inchoatio vitae aeternae* ».

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

de Dieu pour nous. Si les étoiles des cieux chantent la gloire de Dieu, les œuvres de miséricorde de ce genre la chantent certes bien plus encore.

(1) Saint François de Sales, *Entretien II*e.

La persuasion intime exprimée dans cette page, en tant qu'elle procède des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit, est très supérieure à toute spéculation théologique.

Notre-Dame des Sept-Douleurs [1]

Deux choses donnent à la Passion de Jésus son insondable profondeur : l'intensité incessante de la prévision et la parfaite plénitude de l'acceptation.

Ces deux choses se retrouvent à un degré tout à fait incomparable dans la Compassion de Marie. On peut dire que la très sainte Vierge dépasse toute la chrétienté dans l'union au Christ souffrant. Elle dépasse par la grandeur du consentement qu'elle a donné, mais aussi par la qualité du pressentiment qui avait précédé. Et ces deux sortes de souffrances jointes l'une à l'autre justifient au-delà de toute expression le vocable émouvant que les chrétiens aiment de donner à leur Mère pour évoquer la pleine mesure de sa Compassion : Notre-Dame des Sept-Douleurs.

C'est le pressentiment de la très sainte Vierge que nous voudrions proposer ici à la méditation du lecteur. Ce côté du mystère n'est peut-être pas en effet le plus considéré, et il n'est pourtant pas le moins impressionnant.

Il est bien certain que le mérite d'une œuvre s'accroît de toute la préméditation dont elle a pu être l'objet. Or, s'il est une chose dont ne nous permet pas de douter la connaissance que nous avons de Notre-Seigneur, c'est que la Passion a été pour lui l'œuvre par excellence que

(1) Cet article doit être joint à celui qui a paru ici en avril dernier sous ce titre « La Compassion et la maternité spirituelle de Marie », *La Vie Spirituelle*, avril 1931, p. 20-31.

sa grande et sainte âme n'a jamais cessé de prévoir et de préméditer. Nous n'exagérons rien quand nous pensons qu'il a eu, tout le temps de sa vie, sa mort devant les yeux. Si c'est là un des traits les plus impénétrables du mystère de Jésus, c'en est aussi l'un des plus sûrs.

Toute la carrière terrestre « du Sauveur du monde (1) » a été traversée de cette implacable prévision. L'idée s'empare de lui dès son entrée en ce monde (2). Elle ne le quitte qu'à la sortie, lorsqu'il peut se rendre le témoignage que tout est consommé (3). Et qu'on ne croie pas que dans l'intervalle elle ne lui revienne à l'esprit que par intermittence, ou pour lui mettre seulement du vague à l'âme : elle le harcèle avec une inflexible rigueur, elle va jusqu'à lui faire verser des larmes, elle tire de lui pourtant si calme et si paisible de véritables cris, elle lui fait jeter d'ardentes supplications vers celui qui peut le sauver de la destinée dont il est victime (4). Par moments, il est vrai, lorsqu'il s'y prête davantage et que les événements se font plus pressants, c'est une agonie : son corps en est baigné de sueur et son âme en est bouleversée; il frémit en son esprit et se trouble, il devient triste à en mourir, il est submergé de peur et d'ennui, les plus étranges luttes se livrent alors au fond de sa conscience (5). Mais qu'on se dise bien qu'il y a toujours une agonie latente dans l'âme de Jésus.

« Cette sainte âme, dit saint Thomas, saisit selon toute la mesure de ses facultés intérieures et de la manière la plus efficace toutes les causes de la tristesse humaine. Jésus possède à cet égard un don de perception (*perceptibilitas*) qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer (6). » Toute sa grande capacité pour la douleur vient de ce qu'il est un voyant. Dès le premier instant de sa concep-

(1) Jean, IV, 42.
(2) Hébr., X, 5-10.
(3) Jean, XIX, 30.
(4) Hébr., V, 7.
(5) Jean, XI, 33, 38; XII, 27-28. Marc, XIV, 32-44, et synoptiques.
(6) *Somme*, III^a^, q. 46, art. 6, concl. 3^o^.

tion il voit en Dieu toutes les raisons qu'il y a de souffrir en ce bas monde et tout ce qu'il a, lui personnellement, à y souffrir, étant donné ce qu'il est et la mission qu'il assume. Et cette vision en Dieu est d'une évidence trop accablante pour lui permettre de se distraire jamais de son destin. A cette vision s'ajoute chez lui, à mesure que sa vie se déroule, le spectacle que nous lui offrons, l'expérience qu'il fait de nos misères et de nos iniquités. Puis, comme pour compléter ce douloureux état d'âme et lier plus étroitement l'expérience humaine à la vision en Dieu, il y a en Jésus ces profondes intuitions de science infuse qui lui donnent toute la pénétration d'un pur esprit et la susceptibilité d'une âme séparée. Cette science infuse joue, selon moi, un bien plus grand rôle qu'on ne pense dans la prévision de l'homme des douleurs : c'est par ce moyen, me semble-t-il, qu'aux heures les plus tragiques, comme de la tentation ou de l'agonie, il peut entrer naturellement en rapport avec les anges, recevoir d'eux assistance spirituelle et se laisser servir et réconforter par eux (1).

Car ce n'est pas que Jésus ignore la joie. Elle est ce qu'il y a en lui de plus profond et ce qu'il veut nous infuser en mourant (2). Cette joie lui vient de Dieu, complètement béatifiante, de nous aussi qu'il aime à l'excès, de ses grands amis les anges. Mais il la refoule, « il la délaisse pour soutenir, de la part des pécheurs, cette violente opposition contre sa personne et s'acheminer vers la croix au mépris des pires humiliations (3). » Il ne cesse de se tourmenter pour nous.

Toutes choses étant donc aussi parfaitement présentes à son esprit, le Fils de l'homme se jette, littéralement à corps perdu, au milieu de nous. Il est à peine né qu'on « cherche à le faire périr (4) ». Il ne peut échapper à la

(1) Marc, I, 13; Luc, XXII, 43.
(2) Jean, XVII, 13.
(3) Hébr., XII, 2-3.
(4) Matth., II, 13.

mort et durer le temps qu'il faut, qu'à la condition, d'abord, de fuir en exil et, ensuite, de se cacher dans un village obscur. Il ne peut finalement se frayer un passage parmi les siens, tout juste les quelques mois nécessaires à la promulgation de son message et à la fondation de son Église, qu'à la condition d'y apporter des ménagements incroyables, et malgré cela il en meurt. Dans sa vie publique il est contraint de se cacher encore, pour gagner du temps, et l'opposition, à laquelle il se livre comme une proie, ne se trouve assouvie que le jour où il est officiellement décrété par elle « qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple : par quoi il est attesté que Jésus va périr pour sa nation, et non pas seulement pour sa nation mais aussi afin de rassembler les enfants de Dieu qui sont dispersés (1) ».

Qu'elle est grandiose, en effet, cette vie du Christ considérée ainsi à la lumière de la mort, et marquée d'un bout à l'autre du signe de la croix! Lisez-la, méditez-la, de ce point de vue : c'est ainsi que Marie l'a vécue, car nous allons voir qu'elle a été tragiquement mêlée à tout cela, la douce et divine Mère.

Une sorte de fatalité pèse sur le Christ. Il se sent pris, si l'on peut dire, au piège de sa propre Incarnation, et enserré de toute part dans le réseau de nos misères comme dans celui de nos méchancetés : il s'en va souffrir et mourir de vouloir trop hardiment s'opposer à celles-ci et trop généreusement partager celles-là. Il meurt de vouloir nous donner la vie. Il est perdu pour avoir trop lié son sort au nôtre. On ne réfléchit pas assez à cela. Et cependant ce que nous prendrions aisément pour une fatalité malencontreuse, Jésus, notre Jésus, l'accueille et le voit venir comme sa finalité.

Souffrir et mourir est pour lui une espèce de nécessité inéluctable, non de contrainte, mais de plan prémédité et voulu de grand cœur : « Il faut, répétera-t-il, il

(1) Jean, XI, 50-52.

faut... (1) » C'est pour lui une raison d'être. Il tend à cela de tout le poids de sa propre grandeur hypostatique et de toute l'impulsion de sa grâce capitale. Et l'on a mille fois raison de parler des affinités de la grâce et de la croix : c'est inscrit au fond des mystères de Jésus-Christ; rien ne peut le faire dévier de cette pente ni l'empêcher de s'y précipiter. La Tentation est sans force pour dissuader Jésus de souffrir (2). La Transfiguration ne fait que l'y pousser davantage (3). Et s'il étale à la fin l'Agonie devant nous, ce n'est que pour mieux nous révéler le fond de son cœur et nous y faire voir, en même temps que l'intensité de la préméditation, l'immensité de l'acceptation.

Or le mérite de la très sainte Vierge est d'avoir épousé avec une extraordinaire application de tout son être la douloureuse destinée de son cher Fils. Marie sera constamment penchée sur ces abîmes spirituels dont la profondeur même lui échappe et l'attire. Aux heures les plus critiques elle sera présente et participante, comme on peut dire qu'elle offre à tout instant son assistance maternelle. Et c'est ce qui donne à sa maternité, du commencement à la fin, une sorte de gravité simple et sublime, attirante et singulière.

Assurément l'état d'âme de la Vierge ne saurait reproduire ni égaler absolument celui du Sauveur. Dans l'esprit du Christ tout est bien clair; dans la pensée de la Vierge, à cet égard, il semble au contraire que l'avenir, s'il s'annonce sous de sombres couleurs, demeure cependant bien obscur. A méditer attentivement les scènes évangéliques, on a même l'impression qu'une part notable de ce que Jésus paraît cacher à sa Mère et de ce qu'elle-même avoue « ne pas comprendre » soit dans certaines paroles prononcées soit dans certaines attitudes

(1) *Somme*, III^a, q. 46, art. 1, concl.
(2) Matth., IV, 1-10.
(3) Luc, IX, 28-31.

prises, se rapporte précisément à la Passion (1). Tout se passe, dirait-on, comme si le grand mystère final ne devait être révélé à la très sainte Vierge que progressivement et à la longue. Mais ceci n'empêche pas que tout le temps elle s'unisse de la façon la plus intime au redoutable secret de son Fils. Seulement, ce qui est chez lui la crucifiante prévision que nous savons prend chez elle la forme d'un pressentiment plein d'angoisse : proportions gardées, ce n'est pas un moindre martyre, et peut-être que cette différence même rend l'union plus étroite et ajoute encore à la souffrance du Fils comme à la compassion de sa Mère (2).

Il me semble toujours que nous avons l'aveu authentique et formel de ce pressentiment dont fut envahie l'âme de Marie, dans la relation qui nous est faite de la prophétie de Siméon. Là en même temps nous est bien indiqué ce que fut le contenu de ce pressentiment (3).

Cette prédiction est à l'égard de la participation de Marie au mystère de la Passion ce que l'Annonciation a été pour elle à l'égard du mystère de l'Incarnation. Dans les deux cas c'est comme un appel officiel auquel est donnée une réponse héroïque. Cette fois néanmoins ce n'est point d'un ange que la Vierge reçoit la vocation, mais de ce vieillard vénérable qui est si représentatif de notre pauvre humanité puisqu'il a l'expérience de nos misères et qu'il est sûr du grand rachat. C'est une voix qui vient, ce semble, non des hauteurs du ciel, mais des profondeurs de la terre : elle est plus mystérieuse, en un sens, que celle de l'Annonciation, mais plus pathétique aussi. Elle retentit jusqu'aux plus extrêmes profondeurs du cœur virginal de Marie. Elle y suscite, avec un grand

(1) Voir par exemple la Présentation et le Recouvrement au Temple, ou encore le miracle de Cana, ou (Marc, III, 31-35, et synoptiques) la scène dite « des vrais parents de Jésus ».

(2) Toute bonne mère et tout bon fils qui ont eu à vivre ensemble des heures tragiques, ici, je pense, comprendront ce que j'insinue.

(3) Méditer l'émouvante rencontre (Luc, II, 25-35).

mouvement d'épouvante et d'effroi, un sentiment plus grand encore de pitié et de commisération, et aussi un désir sans limites de servir toujours et de se dévouer, quoi qu'il en coûte.

Que dit en effet ce vieil israélite? Des choses que la jeune mère sait déjà et qui lui ont été annoncées : que son Fils n'est pas né pour être seul mais pour s'étendre en ce monde immensément, qu'elle le doit par conséquent à tout un peuple. Mais il trace de nouvelles et troublantes perspectives. L'ange avait parlé d'un règne dont la durée n'aurait pas de fin; le vieillard parle d'un salut à la face de tous les peuples (1), puis, sans rien préciser d'ailleurs, il spécifie, avec une lucidité impitoyable et tranchante, que ce salut sera dur à accomplir. « Cet enfant, dit-il en somme, entre dans ce monde pour devenir en butte à la contradiction. S'il est pour le relèvement, il est aussi pour la chute, d'un grand nombre en Israël. On ne peut pas ne pas le voir : il est placé pour être un signe, sa grandeur même l'empêchera de passer inaperçu. On ne peut pas lui rester indifférent : à son sujet il faudra bien que se découvrent les pensées qui sont au fond des cœurs. Lui-même aura horriblement à souffrir, de n'être pas un relèvement pour tous : il ne peut pas être heureux dans cette vie, il devra pâtir de l'opposition des siens, et de la ruine de ceux qu'il veut sauver. Dans cette affreuse chose, son grand cœur sera broyé. Mais ton âme, à toi aussi, sera transpercée d'un glaive : tu sentiras passer en elle le froid de la mort. Ta maternité sera douloureuse (2). »

Telles furent les révélations du vieillard inspiré. La Vierge très sainte et très soumise les reçoit comme « une bénédiction (3) ». Elle s'en ressouviendra sans relâche. Son pressentiment s'en trouvera constamment nourri et renouvelé. De là ce tourment au jour le jour, pareil à celui que connaîtront bien des mères, mais énormément

(1) Comparer Luc, I, 32-33, et II, 30-32.
(2) Paraphrase de Luc, II, 34-35.
(3) « Siméon les bénit et dit à Marie... »

plus grand à cause de l'ampleur même des intérêts qui sont en jeu et de l'immense amour de celle qui les conçoit. L'âme même de notre Mère en est agrandie et approfondie. Sa maternité en devient encore plus spirituelle, plus préoccupée de l'enfantement du Christ en nous, à mesure que se font jour les exigences cruelles de notre salut dans le Christ. Dès lors, comme son Fils, Marie refoule en elle ses grandes joies. Le temps n'est pas venu où sa tristesse présente peut se changer en joie : il faut qu'elle pleure et se lamente, elle aussi, qu'elle soit dans l'accablement et dans l'oppression, de nous mettre au monde (1).

Ce n'est point que la Vierge n'eût déjà ressenti la plus profonde pitié du genre humain. Ce n'est point non plus qu'elle n'eût déjà reçu, je pense, beaucoup de lumières sur le Messie souffrant. Mais cette fois elle est directement frappée au cœur. On peut dire que le coup l'atteint dans sa chair et dans son sang. En pleine jeunesse et dans le contentement savoureux des premières intimités avec son Fils, elle reçoit une blessure qui ne guérira pas. Un mystère de mort plane sur la tête chérie de son Enfant, et la Vierge-Mère adhère à ce mystère.

A la lumière de cette prophétie tout s'éclaire sans doute d'un jour nouveau dans la foi de Marie : non seulement l'avenir, mais le passé. Est-ce que ces mots qui lui sont dits dans le temple n'achèvent pas de lui faire comprendre tout ce qu'elle y a observé et appris au temps de son enfance, ce à quoi elle a tant songé lorsqu'elle était petite fille? Ce qu'elle a vu de figuratif dans les saintes cérémonies, ce qu'elle a lu de prophétique dans les saintes Écritures, tout cela n'est-il pas en voie de s'accomplir (2)? Ce Jésus qu'elle présente au Seigneur, ne serait-il pas la vraie victime à la place de toutes les autres? Ne serait-ce pas lui, ce serviteur d'Yahvé, souffre-douleur de l'huma-

(1) Jean, XVI, 20-21.
(2) *Somme*, III^a, q. 46, art. 1, concl. 3°.

nité, dont la peinture maintes fois contemplée par elle en Isaïe l'a toujours saisie et bouleversée? La parole de Siméon rend toutes choses actuelles : elle rajeunit les vieux oracles et les fait menaçants (1). Les rapprochements affluent désormais à la mémoire si fidèle et si fervente de Marie et se transforment en autant d'avertissements douloureux et lancinants.

Du reste, la suite des faits se charge de tout confirmer. La prédiction et l'événement se renvoient leur lumière. La Mère élève son Enfant dans ce perpétuel souci. Inexorablement, elle est engagée dans cette apparente fatalité qui pèse sur eux deux.

Voyez-la au lendemain même de la Présentation : il lui faut partir précipitamment, s'enfuir en pleine nuit, se réfugier à l'étranger, y vivre on ne sait combien de temps, parce qu'on cherche à faire périr l'Enfant et qu'il n'est déjà plus reçu parmi les siens. Pensez-vous que les cris de Rachel ne sont pas venus déchirer le cœur de Marie et que le sanglant massacre des saints Innocents ne l'a pas fait réfléchir? Il est déjà trop visible qu'on en veut à mort à son Fils (2). Et lorsque Joseph reçoit avis qu'ils peuvent rentrer au pays d'Israël, mais qu'il leur faut aller s'enfouir au fond de la province dans une bourgade sans histoire, d'où l'on se demande s'il peut seulement sortir quelque chose de bon, Marie comprend sans doute la raison d'un tel effacement et le sens profond de la vie cachée où elle va s'enfermer avec Jésus. Les prophètes l'ont prédit (3), les apôtres auront à le redire (4) : le Messie doit se faire petit, petit, parmi ses frères, se réduire à rien. Ainsi le veut la sincérité même de son Incarnation. Ainsi l'exige également le programme de la Rédemption : c'est pour lui une question de vie ou de mort; s'il se révèle, il est perdu.

(1) Comparer Isaïe, XLIX, 1-6, et Luc, II, 29-32; Isaïe, LIII, 1-10, et Luc, II, 34-35.
(2) Matth., II, 13-20.
(3) Comparer Is., LIII, Ps. LXVIII, 9, avec Matth., II, 22-23.
(4) Comparer Phil., II, 7, Hébr., V, 8, avec Luc, II, 51.

Aussi, comme Marie prend soin de le cacher, son Fils, anxieusement! Elle le voit d'ailleurs qui s'applique lui-même à se diminuer, à s'anéantir. Il leur est si soumis à Joseph et à elle, il est si serviable à tous, qu'on dirait un petit esclave. Il s'évertue, ce semble, à ressembler à tout le monde. Pour tout ce qui paraît de lui, il fait l'impression de n'être qu'un homme, un petit homme, apprenti-rabbi, apprenti-charpentier, qui se gêne et s'humilie lui-même pour obéir (1). Marie suit avec une sorte de frayeur ce formidable anéantissement. Devinerait-elle déjà qu'il mène son Fils à la mort, et à la mort de la croix (2)? On est en droit de se le demander, à voir la tristesse qu'elle éprouve un jour de l'avoir perdu dans Jérusalem et la stupeur où elle est de recouvrer l'audacieux enfant de douze ans parmi ses futurs juges. Elle se rassure néanmoins pour un temps en voyant qu'il redescend avec elle à Nazareth et qu'il recommence à lui être bien soumis. Mais que de tragique en tout cela! (3)

On a peine à croire que durant les longues années de vie cachée Jésus n'aurait absolument rien dit à sa Mère de plus explicite. Se pourrait-il qu'il ne lui eût jamais rien confié ni de cette plénitude de souffrance ni de cette atroce vision de la croix, dont il avait l'âme saturée? Se pourrait-il que la très sainte Vierge n'eût jamais adouci de sa caresse la cruelle agonie du Fils de l'homme (4), ni d'avance oint comme pour un office de sépulture le corps sacré de son Enfant (5)? Même si Jésus, par délicatesse envers sa Mère et pour laisser plus de mérite et quelque chose de plus humain dans le pressentiment d'à présent comme dans l'assentiment de plus tard, n'est peut-être pas entré tout de suite dans le triste détail des choses, tel qu'il le prédira dans sa vie publique aux dis-

(1) Ibid.
(2) Phil., II, 8.
(3) Luc, II, 46-51.
(4) Luc, XXII, 43.
(5) Marc, XIV, 8, et synoptiques.

ciples et même à la foule, comment penser qu'il n'ait jamais parlé à sa mère, formellement, de ce qu'il devait appeler tour à tour son baptême ou son calice? Ne l'entendons-nous pas la prévenir avec infiniment de tendresse? « Le calice que je dois boire, vous le boirez aussi; le baptême dont je dois être baptisé, vous en serez submergée vous aussi (1). »

Bien des fois plus spirituelle que la mère des fils de Zébédée, qui est sa propre sœur peut-être, Marie ne demande pas autre chose : elle s'enfonce résolument dans le douloureux mystère. Ce mystère, nous savons quelle peine aura Jésus à le faire admettre même aux plus avancés de ses apôtres : il n'y réussira qu'après coup. Il en avait parlé si simplement qu'on n'avait pas saisi ce qu'il voulait dire, si nettement cependant qu'il se fâchait qu'on lui résistât, et qu'on vit bien ensuite tout ce qu'il avait voulu dire. Mais Marie, elle, tenait tellement par tout son être au Verbe incarné, elle avait une telle foi en lui et de telles intuitions pour le pénétrer, qu'elle allait au-devant même des révélations et des faits et qu'elle comprenait toutes choses à demi mot et au moindre symptôme. Ce n'est pas elle qui eût pu mériter jamais l'ombre même du reproche à Pierre : elle n'a jamais été un scandale pour son Fils, et ses sentiments ont toujours été ceux de Dieu (2).

Aussi, lorsqu'elle sait, ou qu'elle a seulement le pressentiment, que le temps approche, c'est elle-même qui pousse Jésus dans l'action, c'est elle qui le presse de se produire. Certes, elle n'a pourtant point en cela l'inconscience dont sa parenté fera preuve (3). Elle sait pertinemment que lancer le Messie dans la vie publique, c'est précipiter les événements. Jésus lui-même semble s'en plaindre : « Femme, est-ce donc si pressant pour moi et pour vous? Mon heure n'est tout de même pas encore

(1) Marc, x, 39.
(2) Marc, VIII, 23.
(3) Jean, VII, 3-9.

venue. Voulez-vous donc me faire mourir ? » Mais Marie insiste : « Quoi qu'il vous dise, faites-le! » Et Jésus, cédant aux instances de sa Mère, se compromet pour nous (1).

Le sort en est jeté. Désormais c'est court, très court. « Voici, dit Jésus : aujourd'hui et demain je chasse des démons et j'accomplis des guérisons, le troisième jour je suis consommé. Cependant j'ai du chemin à faire, aujourd'hui et demain et encore le jour suivant, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem (2). » A proportion, l'angoisse de la Vierge s'accroît, le pressentiment se précise jusqu'à rejoindre peut-être la prévision de Jésus. Car, à mesure qu'on avance, notre Sauveur se cache de moins en moins de dire ce qui va lui arriver : il en réitère aux siens l'humiliante annonce, et cela ouvertement, avec un luxe de détails qui est comme un raffinement dans le malheur (3). Même devant le grand public il ne se retient plus, voyant à quel point il est dans l'ombre trahi et traqué, de prédire sa fin prochaine : il y met tant d'assurance qu'on croit qu'il veut se tuer (4) ; il insinue pourtant de quel genre de mort il doit mourir, et dit bien haut qu'il donne sa vie librement (5).

Il n'est pas vraisemblable que Marie n'ait pas, suivant sa vieille habitude, observé toutes ces choses dans son cœur, qu'elle n'ait pas été informée de toutes ces paroles les retenant et les méditant au plus intime d'elle-même (6). Durant cette période, à ce qu'il semble, elle est à peu près tout le temps séparée corporellement de son Fils ; mais elle n'en est que mieux placée pour s'unir à lui plus profondément et pour embrasser spirituellement tout ce qu'il souffre et se prépare à souffrir.

(1) Jean, II, 3-5.
(2) Luc, XIII, 32-33.
(3) Marc, VIII, 31-33; IX, 30-32; X, 32-33 (et synoptiques).
(4) Jean, VII, 33-36; VIII, 21-22.
(5) Jean, XII, 23, 32-33; XVIII, 32.
(6) Luc, II, 19, 51.

C'est pourquoi elle est si parfaitement d'accord avec lui pour voir se réaliser en tout ce qui arrive la fin sublime dans laquelle ils vont s'abîmer tous les deux (1). Elle a l'intelligence grande ouverte pour comprendre que c'est le plan divin qui s'exécute et que le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est décrété (2) : « Il faut, dit-elle avec Jésus, il faut que soit accompli tout, absolument tout, ce qui a été écrit à son sujet dans la Loi de Moïse et les Prophètes et les Psaumes (3). » — « O Père, gémit-elle pour son Enfant, s'il était possible que cette heure que je sens venir passât loin de lui!... Père, tout t'est possible : éloigne de lui ce calice!... Cependant, pas ce que nous voulons, mais ce que tu veux... (4) » — « Père, l'heure est venue qu'il te faut glorifier ton Fils en toi! (5) »

Marie voit Jésus si compromis dans sa grande lutte contre le péché et si engagé dans notre mortalité, qu'elle comprend que la mort est pour lui le seul moyen d'en sortir et de triompher : « Ne fallait-il pas, se dit-elle, que le Christ, le saint de Dieu, souffrît de pareilles choses? Avait-il un moyen plus héroïque et plus digne de son grand cœur, de réintégrer sa gloire? (6) »

Enfin l'âme maternelle de la Vierge, à l'heure même où nous allons lui coûter si cher, nous attire éperdument dans son sein. C'est le moment où la divine Mère, arrivant au plus haut point de son mérite et nous portant plus que jamais dans son cœur, voudrait pouvoir ramasser, sans en perdre un seul, tous ses enfants « comme des poussins sous ses ailes (7) ». Aussi aspire-t-elle, par amour pour nous, à ce que son Fils soit élevé de terre et dressé haut, puisque c'est alors qu'il tirera à lui tout son

(1) *Somme*, III[a], q. 46, art. 1. Les textes qui suivent sont cités ou me sont suggérés par cet émouvant article.
(2) Luc, XXII, 22; XXIV, 45.
(3) Luc, XXIV, 44.
(4) Marc, XIV, 35-36.
(5) Jean, XII, 23; XVII, 1, 5.
(6) Luc, XXIV, 26.
(7) Luc, XIII, 34.

corps mystique, et puisqu'il faut cela pour que tous nous ayons la vie en lui (1). Elle se répète enfin que « si ce grain de pur froment tombé dans la terre (le Fils de Dieu fait homme) ne meurt pas, il demeure seul...; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (2) ».

Profondément remuée par toutes ces choses, mais sans peur, mûre pour l'acceptation finale, poussée par l'incompréhensible instinct, tout divin, qui l'éclaire et la guide, elle est montée à Jérusalem : « Allons, nous aussi, pour mourir avec lui (3). » Et la voilà debout près de la croix (4)! Elle se rend parfaitement compte que « tout ce qui les concerne en ce monde, son Fils et elle, touche à son terme (5) ». Mais « combien elle est angoissée jusqu'à ce que ce soit accompli » ! (6)

Passe-Prest.

fr. R. Bernard, O. P.

(1) Jean, XII, 32; VIII, 28; III, 14-15.
(2) Jean, XII, 24.
(3) Marc, X, 32; Jean, XI, 16.
(4) Jean, XIX, 25.
(5) Luc, XXII, 37.
(6) Luc, XII, 50.

NOTES DE DIRECTION

Les deux amours

Du fait que dans l'homme l'inclination sensible est distincte de l'inclination volontaire, bien que l'inclination volontaire soit toujours accompagnée d'inclination sensible, comme l'idée d'images, découlent des conclusions importantes pour le gouvernement de notre cœur. Nous voudrions utiliser, dans cette note, celles qui nous apprennent à nous comporter de telle sorte que notre amour humain ne se dégrade pas en *vilain amour*, mais s'épanouisse en *bel amour*.

Nous ne parlons pas de deux sortes d'amour, car le bel amour et le vilain ne sont pas des amours d'espèce différente, mais les modalités bonnes ou mauvaises d'une seule et même espèce d'amour, de l'amour humain, *bel amour* quand il est ordonné, assurant le plein développement de notre humaine activité, *vilain amour* quand il nous animalise.

Si nous voulons distinguer les différentes sortes d'amour créé, il nous faut en compter trois : l'amour animal, l'amour angélique, et l'amour humain.

Il y a un amour animal, amour désintéressé que l'on peut confondre et que l'on confond quelquefois avec l'amour humain, et qui s'en distingue cependant très nettement, du fait qu'il est amour de pure sensibilité. L'économe d'un grand séminaire, que j'ai récemment visité, a un grand chien danois pour garder la propriété, Sabi. Sabi a beaucoup d'affection pour M. l'économe. Pour provoquer les expansions affectueuses de Sabi, M. l'éco-

nome n'a pas besoin de lui présenter un morceau de sucre, il lui suffit de le regarder. Sous le regard de M. l'économe, tout le système nerveux de Sabi entre en vibration, ses yeux pétillent, sa queue s'agite, on le voit bondir, se précipiter à la figure de M. l'économe et, tirant la langue, lui offrir indiscrètement ses baisers... Pourquoi ?

A la suite des bons soins que M. l'économe a pris de Sabi, s'est installée, dans le cerveau du chien, une image sympathique. Par quel ressort mystérieux cette image met-elle en mouvement tout le système nerveux de l'animal, nous ne saurions le dire. Mais c'est un fait que nous constatons. Chaque fois que cette image entre en vibration sous l'impression de l'objet aimé, tout vibre dans l'être physique de l'animal, et comme la joie est le sentiment de la vie, et qu'elle est d'autant plus vive que le sentiment de la vie est plus intense, cette joie d'amour est la meilleure des joies du chien. A moins qu'il ne soit tout à fait affamé, il laissera l'os qu'il rongeait, pour cueillir les caresses de M. l'économe, et l'on a vu, dit-on, des chiens mourir de faim sur la tombe de leur maître, rien n'ayant pu combler le vide fait dans leur vie de sensibilité, par la disparition de la meilleure de leur joie.

De l'amour animal, passons à l'amour angélique. L'ange n'a pas d'yeux qui pétillent, pas de cœur qui batte, pas de système nerveux, pas d'imagination; comment peut-il connaître la joie d'amour? car chez lui aussi, la joie est le sentiment de la vie. L'ange n'a pas de vie de sensibilité, c'est vrai, mais il a une vie d'esprit, qui est plus intense et peut par conséquent lui donner encore plus de joie que celle de la sensibilité. Notre ange gardien se complaît dans la contemplation de la beauté surnaturelle de notre âme et de sa vie, quand cette vie s'épanouit en conformité avec ses directions qui sont celles de l'ordre divin, joie d'amour de complaisance. Puis, par sa prière, ses avis, ses suggestions, son opposition aux attaques du démon, il ajoute à la joie de l'amour de complaisance, celle de l'amour de bienveillance du

service de la personne aimée. Cette double joie de l'amour spirituel est de beaucoup supérieure au pastiche que nous en donne l'amour de sensibilité chez l'animal.

Que dire maintenant de notre amour humain? Nous sommes des esprits incarnés, des animaux raisonnables, pas toujours raisonnables en fait, hélas! mais toujours animaux. Notre amour sera composite, comme notre nature, comme notre connaissance, fait à la fois d'inclination sensible et de vouloir spirituel, d'émotion nerveuse et d'activité volontaire, de joie sensible et de joie spirituelle. Chez l'homme, et plus encore chez la femme, pas d'amour de volonté qui n'ait quelque écho dans la sensibilité; pas d'amour de sensibilité qui n'entraîne ou n'essaie d'entraîner, sous peine d'être réduit à rien, une inclination volontaire correspondante. Nous voici maintenant à même de distinguer les deux amours, *le bel amour* et *le vilain*. Dans cet accouplement inévitable de l'amour de sensibilité et de l'amour spirituel, ou bien c'est l'amour de sensibilité qui conduit et commande, et nous avons alors *le vilain amour*, ou bien c'est l'amour spirituel qui prend et garde la direction et le contrôle, et nous avons *le bel amour*, celui que Notre-Seigneur a divinisé dans la vie de son Sacré Cœur, celui dont la grâce est largement dispensée par la Vierge Marie, *Mère du bel amour*.

Nous n'allons pas réclamer, comme condition du bel amour, que l'initiative en vienne toujours de l'esprit. Ce sera le cas pour la charité et pour la plupart des affections qui ont pour objet des biens spirituels; j'ai dit la plupart et non pas toutes, car même quand il s'agit d'objet spirituel, en nombre de cas, pour les petits et les simples, l'amour commence par une inclination sensible allant à l'objet spirituel, par l'image qui le symbolise. Mais si l'amour des objets spirituels commence quelquefois par l'inclination sensible, nous ne devons pas nous étonner que, dans nos amours naturels, chez des gens qui ont les blessures du péché originel, en particulier

celle de concupiscence, l'initiative de l'amour appartienne souvent à la sensibilité. Là n'est pas le mal. Ce n'est pas sans inconvénient, mais cet inconvénient est souvent inévitable, et l'on peut facilement y remédier, si l'on surveille l'imagination et les inclinations qu'elle éveille.

Combien cette surveillance est nécessaire! Prenons le cas du jeune homme ou de la jeune fille qui a reçu le « coup de foudre ». Cette expression vulgaire n'est pas mal trouvée pour expliquer l'éveil souvent assez rapide de l'image sympathique qui produira, dans le cerveau humain, des effets analogues à ceux qu'elle produit dans la cervelle de Sabi. Souvent les affections mettent assez longtemps à naître et à se développer; ce sont habituellement les plus spirituelles et les plus raisonnables. Mais parfois, il suffit de quelques instants pour que l'ensemble extérieur d'une personne, l'aspect d'une figure, un regard, un sourire, quelques paroles, impriment l'image dont l'effet est assez bien symbolisé par la flèche du Cupidon de la fable, qui tire à l'aveugle. Cette flèche fait une blessure grosse de conséquences et difficile à fermer chez le pauvre être humain qui, n'ayant pas suffisamment conscience de sa vie d'esprit et de raison, laisse la direction de son activité vitale à son imagination et à ses inclinations de sensibilité.

Pour celui-là, combien est vrai le symbole du bandeau que les anciens mettaient aux yeux de Cupidon ! Cet amour de sensibilité est aveugle déjà dans son principe, en ce sens que ce n'est pas toujours la beauté de l'image qui en décide. Cette beauté y est pour quelque chose; elle n'est pas le principal. Ceux qui ont pu observer la genèse d'un certain nombre d'affections de sensibilité ont constaté, non sans étonnement, que dans les milieux d'internat, de filles ou de garçons, peu importe, où des observations suivies et comparées sont plus faciles, les sujets autour desquels gravitent de préférence les affections de sensibilité ne sont pas ceux dont le visage réalise le

mieux le dessin idéal du profil grec, mais parfois des jeunes gens dont la tête est faite à coups de serpe, et dont la figure a été gratifiée d'apparentes difformités. A côté de l'élément beauté, il y a le fluide rayonné principalement par les yeux; élément mystérieux, je le veux bien, mais indéniable. Si mystérieux qu'il soit et si rebelles que soient, à l'observation, les caprices de son action aussi variable que les caractéristiques de chaque individualité, on peut du moins constater que ce fluide paraît bien être le surplus du fluide nerveux non dépensé par l'activité musculaire. Les gars forts et solides peuvent être parfois très impressionnables, *postes récepteurs* ; ils sont rarement centres d'attirance, *postes émetteurs*. Presque tous les prétuberculeux sont *postes émetteurs*. Et voici une autre observation que nous soumettons au contrôle des observations que certains de nos lecteurs peuvent faire dans des internats. Les *postes émetteurs* sont souvent *peu récepteurs*. Les personnes qui éveillent facilement autour d'elles ces attirances de sensibilité, acceptent volontiers l'hommage des affections ainsi éveillées, mais pour le plus grand tourment de leurs partenaires, elles y répondent rarement en se livrant à fond. Cette remarque vaut pour filles et garçons. Les poètes se plaignent amèrement de la Belle indifférente. De cette indifférence, la cause est, pour une large part, physiologique.

Souvent aveugle dans son principe, parce qu'il n'est pas mesuré par la connaissance que cependant il présuppose, l'amour de sensibilité, si l'on ne se défend pas contre son impulsion à tendance tyrannique, trouble non seulement les jugements de notre raison, mais même les appréciations de cette faculté sensible centralisatrice que *saint Thomas* appelle *le sens commun*. Un brave garçon de village était fiancé à la plus laide fille du pays, exemple frappant de l'action du fluide. « Comment la trouves-tu ? demande-t-il à un camarade. — Jolie fille, à la condition qu'on lui mette la tête dans un sac. — Ah! si tu avais mes yeux. » Réponse mélancolique, mais combien

vraie, plus vraie que ne se l'imaginait le pauvre fiancé blessé au point le plus sensible de sa vanité d'amoureux.

Hélas! l'aveuglement auquel nous expose le développement non contrôlé d'une affection de sensibilité ne se limite pas aux facultés de perception sensible; il affecte au moins autant et souvent davantage nos jugements de raison et nos perceptions intellectuelles. Pour un cœur vraiment épris, plus d'autre bien que la personne aimée, et tout ce qui peut favoriser l'union la plus intime possible avec cette personne. Le reste du monde disparaît; tout ce qui peut s'opposer à cette union devient mauvais ou ne compte pas. Les défauts mêmes de la personne aimée prennent l'apparence de qualités. L'entourage hausse les épaules et, après de vains efforts pour ouvrir les yeux à l'intéressé, prend le parti de ne plus rien dire, justifiant ce silence par cette formule de démission si souvent entendue : « Que dire? il en est fou, elle en est folle. » Pas n'est besoin d'insister sur une vérité banale, d'expérience trop fréquente. Mieux vaut essayer de dire comment nous devons gouverner nos affections de sensibilité, non seulement empêcher qu'elles nous nuisent, mais les gouverner de telle façon qu'elles soutiennent, en notre cœur humain, *la vie du bel amour*, dont elles sont un élément.

Quand s'éveille une affection de sensibilité, défions-nous. Avant qu'elle ait grandi par la complaisance avec laquelle nous aurons donné volontairement aliment à son activité et à son développement, voyons loyalement, et, si nous le pouvons, en recourant à l'avis autorisé des gens sages dont nous savons l'affection désintéressée, si cette attirance de sensibilité peut soutenir une affection raisonnée, favoriser une amitié solide et spirituelle, une liaison d'amour ordonné à un mariage qui aura, sinon toutes les approbations qu'on désirerait, du moins celles qui sont indispensables pour la sécurité d'un engagement d'aussi grave conséquence. S'il n'en va pas ainsi, ne jouons pas avec le feu. Le *flirt* est un jeu toujours dangereux, souvent cruel pour la jeune fille avec laquelle

un égoïste s'amuse, sans souci des larmes qu'il fera verser en fin de jeu, même si le jeu ne va pas jusqu'au désordre qui avilit et déshonore. Il est plus facile d'éteindre l'incendie au début que d'en limiter les ravages.

Même après avoir constaté que notre affection de sensibilité pouvait grandir au service d'une affection très raisonnable et légitime, nous ne devons pas, pour autant, lâcher les rênes et nous livrer sans contrôle à ses entraînements et suggestions. Si nous ne la gouvernons pas, ses excès gâteront nos meilleures affections.

Prenons d'abord le cas des fiancés. S'ils se voient et s'ils s'écrivent trop souvent, leur affection deviendra tellement préoccupante qu'elle paralysera et troublera l'exercice de leur activité normale, les gênera, non seulement dans la pratique de leurs devoirs religieux, par l'obsession de l'image du fiancé et des joies qu'on en attend, mais aussi dans l'accomplissement de leurs devoirs d'état, qu'il s'agisse d'études ou de travaux manuels. Leur travail sera mal fait, parce qu'ils n'y auront pas l'esprit, et, dans certains cas, cette inattention, cette difficulté d'application peut avoir des conséquences fort regrettables. Même si le déficit du travail commandé par le devoir d'état ne va pas jusqu'à la négligence grave, portant dommage sérieux aux intérêts dont on a la charge, c'est toujours un désordre, qu'une âme chrétienne doit avoir souci d'éviter.

Si maintenant ces fiancés ont l'imprudence de se permettre trop de rencontres seul à seule, il y a grand danger qu'ils ne passent assez vite, malgré leur bonne résolution, des témoignages permis d'affection sensible, aux caresses à excitation dangereuse, et se laissent entraîner jusqu'au péché. Nous voudrions, en disant cela, être pessimiste; mais, hélas! que d'exemples d'entraînements qui ont coûté bien des larmes et contre lesquels, cependant, on se croyait bien défendu par l'habitude d'une vertu déjà solide! Le *bel amour* est plus ou moins souillé par le *vilain*, toutes les fois que la sensibilité commande au lieu de servir.

Passons aux cas des amitiés dans les internats, couvents ou pensionnats. Nous ne voulons pas dire de mal de la véritable amitié et nous reconnaissons volontiers que toute amitié vraie, entre deux cœurs humains, comporte une part d'affection de sensibilité. Nous ne sommes pas des anges, et quand nous aimons, nous aimons avec tout notre être, sensibilité et volonté. Mais nous devons signaler tout d'abord la grande différence de la conduite à tenir dans les cas d'amitié entre externes ou entre internes.

Les amitiés entre externes, à moins qu'elles ne soient manifestement pur entraînement de sensibilité, sont toujours à encourager entre jeunes gens ou entre jeunes filles suivant les cours d'un même collège. Elles sont tout d'abord un dérivatif, qui défend jeunes gens et jeunes filles contre l'éveil prématuré d'affections dangereuses pour des personnes d'autre sexe. Mais surtout elles ont rarement les inconvénients que nous allons avoir à signaler pour le cas des amitiés entre internes. Les distractions, l'agitation des allées et venues de l'externat, les multiples incidents et aussi les joies et affections de la vie de famille, que l'externe retrouve chaque jour, empêchent la sensibilité de s'exaspérer, et de se jeter avec excès sur la joie sensible qui accompagne toujours de telles amitiés. Le jeu de l'activité sensible restant modéré ne gêne en rien le développement spirituel de ces honnêtes amitiés, et les laisse porter tous leurs fruits qui sont d'importance pour le développement de l'esprit et du cœur des jeunes gens.

Il en va tout autrement des amitiés entre personnes vivant la vie réglée, monotone et enfermée, d'un internat quelconque, pensionnat, noviciat, communauté religieuse d'hommes ou de femmes. La vie d'internat, sauf peut-être celle des Trappistes ou des petites communautés religieuses vouées à des services extérieurs de charité (ce qui n'est plus la vraie vie d'internat), entraîne toujours une certaine fatigue nerveuse qui rend les images plus facilement obsédantes et la volonté moins disposée

à résister, soit parce qu'elle est déjà fatiguée par l'effort continu que lui demande la vie régulière, soit parce que, privée des petites joies futiles, mais reposantes, de la vie de la rue, elle se jette plus avidement sur celles que son enclos peut lui offrir. A ces causes d'excitation désordonnée, il faut ajouter celle qui vient de la rencontre très fréquente de la personne aimée, ce qui renouvelle à chaque instant l'excitation de l'affection sensible.

En ces conditions, dans les amitiés entre internes, qu'il s'agisse de jeunes gens ou de femmes, si les intéressés ne veillent pas à modérer le jeu de leur sensibilité, elle prendra très vite le dessus, stérilisera l'amitié, en fera une de ces relations d'amitié particulière que tous les auteurs spirituels signalent comme funestes aux individus et aux communautés, et conduira peut-être les deux amis jusqu'aux désordres honteux de ces amitiés charnelles que le divin Platon s'est permis d'excuser, mais que la loi du Christ traite à juste titre d'abominations. Il ne faut pas oublier que l'affection de sensibilité arrivée à un certain degré d'excitation éveille automatiquement les passions de la chair.

Mais à quoi reconnaître l'emballement immodéré de la sensibilité et comment y remédier ? C'est ce que nous allons essayer de dire en terminant. La préoccupation obsédante de l'image de la personne aimée nous poursuivant partout, à la prière et au travail, voilà le premier signe; la recherche désordonnée de l'image ou de la présence de cette personne, voilà le second; le désir de caresses et de témoignages sensibles d'affection, voilà le troisième; mais le dernier et le plus caractéristique, c'est la jalousie. L'idée est universelle, elle s'applique à plusiers individus. L'amitié spirituelle, fille de l'idée, n'est pas exclusive, on n'est pas jaloux des amis de son ami, mais on est jaloux de son amant. Il faut louer la Providence d'avoir donné à notre sensibilité cet instinct de jalousie; il est le gardien de la monogamie si grandement utile à la bonne tenue de la vie familiale. Mais cette jalousie est la conséquence de l'individualité de l'image.

L'amitié sensible, qui suit l'image, ne peut pas se partager sans altération et diminution, l'image ne pouvant représenter qu'un individu.

Ayant reconnu, aux signes précités, que notre amitié est à prédominance de sensibilité, qu'elle est en voie de devenir « *vilain amour* », si toutefois la déchéance n'est pas déjà fait accompli, que faire? Ne pas nous affoler, si surtout le mal n'est qu'au début. L'affolement et la peur ne font que renforcer les désordres imaginatifs. Constatons simplement, tout d'abord, puis, si nous avons un directeur — et en pareil cas le directeur est presque nécessaire — confions-lui notre souci. Par contre, point de déclaration à la personne aimée avec un peu d'excès; ce serait mettre de l'huile sur le feu et peut-être ne nous laisser d'autre remède que la rupture. Réglons alors notre conduite extérieure sur les indications positives de notre directeur, au lieu de suivre notre inclination. Cela nous imposera pas mal de mortifications, qui seront de salutaires petites douches, si nous les faisons par amour pour Notre-Seigneur, auquel, en pareille occasion, nous offrirons à nouveau notre cœur, en lui demandant d'en purifier toutes les affections. Évidemment nous ne prendrons pas pour sujet d'oraison la purification de cette petite amitié à tendance désordonnée; nous arriverions au résultat contraire. Nous en écarterons patiemment la pensée, toutes les fois qu'elle reviendra en temps inopportun. Ces mortifications et l'humble prière qui les accompagnera, ainsi que la docilité aux avis de notre directeur, auront assez vite fait de mettre les choses au point, en sorte que notre affection de sensibilité reste docile et utile servante de notre affection spirituelle, et qu'ainsi s'épanouisse en nous cet amour ordonné, merveilleux composé d'esprit et de chair, ce bel amour humain, dont le Sacré Cœur nous donne le type et que nous devons sans cesse demander, par l'intercession de la très sainte Vierge, « Mère du bel amour ».

P. Ét. Hugueny,
Facultés catholiques de Lyon.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un seul Seigneur, une seule Foi [1]

La conversion d'un anglican

C'est le titre que donne à ce qu'il appelle « une explication » un anglo-catholique tout récemment converti, et dont la conversion a eu d'autant plus de retentissement qu'il était plus connu. M. Vernon Johnson était, en effet, clergyman depuis près de quinze ans; mieux que cela, il était, depuis dix ans, franciscain anglican, si j'en juge par un portrait paru dans *The Universe*, où on le voit avec la bure et la corde de saint François.

C'est pour répondre « aux innombrables lettres qu'il a reçues,... aux chers amis qui lui avaient donné leur affection et leur confiance et qui ne comprennent absolument rien à l'acte qu'il vient d'accomplir », qu'il publie « cette petite explication,... cette très simple relation des événements particuliers et des raisons personnelles qui l'ont fait agir ainsi ». Des événements, des raisons, une conclusion, telles sont les trois parties de son livre.

(1) Vernon Johnson, *One Lord, one Faith : an explanation.* Londres, Sheed et Ward, 1931. — Voir dans *Les Documents de la Vie Intellectuelle* (mai 1931, pp. 221-226) quelques extraits de cet ouvrage traduits en français.

I

A la fin de l'automne de 1924, la supérieure d'un couvent de religieuses anglicanes, auxquelles il prêchait la retraite, lui mit entre les mains l'*Histoire d'une âme*, la Vie de sainte Thérèse de Lisieux écrite par elle-même. Il avait déjà feuilleté cet ouvrage, quelques années auparavant, chez un libraire et l'avait jugé « sentimental, artificiel, bien peu anglais », et il s'en était plutôt défié. Cette fois, il en commença sérieusement la lecture. « Les deux premiers chapitres ne m'intéressèrent pas du tout, et j'eus bien de la peine à les achever. Peu à peu, cependant, je fus saisi, et il est absolument impossible de décrire mon état d'âme, quand enfin, longtemps après minuit, je déposai le volume. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me remua jusqu'au fond de mon être comme aucun écrit ne l'avait jamais fait. » Ce qui s'était révélé à lui, c'était l'amour pour Jésus dans toute sa force et toute sa tendresse, l'évangile de la souffrance comme le seul moyen d'union avec lui et d'action pour l'Église et le salut des âmes, le vrai fondement de la sainteté.

Au mois de mai de l'année suivante, peu après Pâques, il va prendre les trois semaines de vacances annuelles accordées aux membres de la communauté dont il fait partie. Quelques jours auparavant, sa sœur lui suggère l'idée d'un court pèlerinage à Lisieux. Il hésite, il n'a jamais été en France, ni parlé français depuis le collège; enfin il se décide, a juste le temps d'obtenir son passeport, il part, il arrive. Il visite la chapelle du Carmel, la chambre des reliques, la maison paternelle; il voit et il vit tout ce qu'il avait lu dans l'*Histoire d'une âme*; il rencontre des personnes, un vieux sacristain, la patronne de son hôtel, qui avaient connu la petite Sainte; une

dame française qu'il rencontre par hasard lui obtient d'être reçu quelques instants au parloir par Mère Agnès, la sœur aînée et petite mère de Thérèse.

Les trois jours de sa visite sont déjà écoulés, et il les résume en disant « qu'il vient de passer par une expérience spirituelle unique dans sa vie, une mise en face du surnaturel comme jamais il ne l'avait vu ». Mais cela ne lui donne aucun désir de se faire catholique; « il aspire au jour où ce dont il a été témoin à Lisieux, la dévotion au Saint-Sacrement, en particulier, sera devenu comme l'âme de l'Église anglicane; et il est plus décidé que jamais à se dépenser au service de cette grande cause ».

Au mois de mai de l'année suivante, 1926, seconde visite. « La scène est la même. Extérieurement rien n'a changé, et pourtant tout est nouveau. La Sainte a passé au second plan, et toute mon attention est concentrée sur autre chose, sur cette unique question : Qu'est-ce qui a rendu possible une pareille vie? Qu'est-ce qui a produit sainte Thérèse? » Très certainement et évidemment, c'est la foi. Mais non pas une foi individualiste, suggérée par la raison personnelle, et d'ailleurs vague et mal définie, la seule que l'anglicanisme lui avait fait connaître, mais, au contraire, une foi « d'absolue certitude, ayant sa source dans une autorité objective »; une foi partagée par tous les fidèles, tels qu'il les voyait à Lisieux, pèlerins venus des quatre coins du monde, unis dans la même croyance, « grâce à une autorité définie qu'ils reconnaissaient tous pour surnaturelle et divine, et à laquelle ils donnaient tous une obéissance filiale et sans réserve; une autorité qui, loin d'entraver et de mutiler, se montrait créatrice et productrice au plus haut point ».

Quelle différence entre une pareille foi et la sienne! « Je commençai de me rendre compte que ma foi était

surtout le produit de ma raison, une acceptation de ce que je ne pouvais pas prouver, à condition que cela ne contredît point ma raison ;... et, sans voir clairement encore les relations étroites entre la raison et l'autorité,... je pressentais obscurément la définition catholique de la foi, don surnaturel de Dieu qui rend capable de croire sans la moindre hésitation tout ce que Dieu a révélé. »

Mais où trouver la révélation divine ? Où trouver l'autorité chargée de la garder et de la transmettre ? Où trouver la source de cette autorité, le centre de cette surnaturelle unité ? « L'Église est une parce que sa foi est une, et cette unité est incapable de résister à l'indépendance de la raison sans une autorité divine... Le fait que la moitié au moins du monde chrétien reconnaît cette autorité et garde jalousement cette unité me paraissait beaucoup plus impressionnant que l'autre moitié, émiettée en sectes innombrables, en guerre non seulement avec l'Église catholique mais encore les unes avec les autres. »

Voilà la question pressante, obsédante. « Je voyais qu'il y allait de mon honnêteté que de la regarder en face. Mais j'en étais effrayé, j'aurais voulu me dérober, car si la réponse était favorable à Rome, ce serait le déracinement de ma vie tout entière, la fin du travail utile que je croyais faire, des souffrances et des anxiétés causées à tant d'âmes que j'aimais plus que je ne puis le dire, et enfin moi-même jeté tout d'un coup dans la solitude et l'effroi de l'inconnu. Cependant, la question n'était pas résolue, ma conviction n'était pas faite. Était-il vraisemblable que Dieu exigeât de moi un tel bouleversement ? Ce que j'avais à faire pour le moment, c'était de rouvrir mon Nouveau Testament et d'y chercher la solution de ces trois questions primordiales : autorité, unité, saint Pierre. »

II

La seconde partie de « l'explication » contient l'étude sincère des trois questions que l'auteur avait jugées de toute première importance. Elle sera d'une grande valeur apologétique pour les dissidents, en leur montrant ce qu'une lecture attentive et désintéressée du Nouveau Testament ne peut manquer d'y découvrir de catholique et de romain; mais, en somme, c'est la doctrine que nous connaissons, et il nous suffira de jalonner le chemin suivi et de marquer le point d'arrivée.

Autorité de Notre-Seigneur dans les Évangiles. — Autorité de l'Église dans les Évangiles, et en particulier la prière du Christ pour son Église. — L'Église dans les Actes : la direction divine qui lui est donnée pour sa vie sociale et celle de ses membres; l'autorité avec laquelle elle parle, surtout quand elle prêche la divinité et la résurrection de son Maître. — L'Église dans les Épîtres : elle y apparaît comme chargée d'enseigner toutes les nations, de leur imposer une foi définie qui réclame l'obéissance des fidèles et fonde leur unité dans la charité; la vérité centrale qu'elle prêche, c'est la divinité de Jésus, et c'est de Jésus-Dieu que l'Église fondée par lui tire son autorité et sa vie surnaturelle.

« A Lisieux, j'avais éprouvé un profond sentiment du surnaturel, et mon attention avait été attirée sur l'Église. La Sainte de Lisieux m'avait montré l'Église catholique. Celle-ci m'avait renvoyé à la Sainte Écriture, et celle-ci me renvoyait à l'Église catholique. C'est l'ordre, et il doit toujours en être ainsi. L'Église catholique n'est pas ce qu'elle est parce que vous pouvez le prouver par l'Écriture. Elle est ce qu'elle est par les droits qu'elle possède, les titres qu'elle présente. Elle existait avant que le

Nouveau Testament fût écrit. Notre-Seigneur n'a pas promis l'infaillibilité à un livre, mais à l'Église enseignante. Le Nouveau Testament m'est garanti par l'Église qui l'a produit, et, dans ce livre écrit par elle, elle a conservé les commencements de son histoire. »

Mais une seconde question s'imposait. L'Église déclare que, pour lui appartenir, il faut être en communion avec le Pape, établi par Jésus lui-même, en la personne de saint Pierre, chef de l'Église de la terre, source de son autorité, centre de son unité.

La papauté dans les Évangiles : saint Pierre, porte-parole des Apôtres; saint Pierre et les miracles; la maison de saint Pierre; la place qu'il occupe, le nom qui lui est donné, les promesses qui lui sont faites. — La papauté dans les Actes : saint Pierre et les miracles; les trois grandes affirmations dogmatiques : au peuple juif, au Sanhédrin, aux Gentils. — La papauté dans l'histoire ; l'infaillibilité; l'éternelle jeunesse de l'Église : où est Pierre, là est l'Église.

Ce qu'il avait ainsi trouvé dans le Nouveau Testament, et qui lui apparaissait dans l'Église romaine, ne le retrouvait-il donc pas dans l'Église anglicane, dans ce groupe avancé qui s'appelle anglo-catholique, où, pendant des années, sans jamais l'ombre d'un doute, il avait rempli un ministère apparemment si fructueux et si béni?

L'autorité normale dans l'Église anglicane, c'est l'évêque du diocèse ou le corps épiscopal. « Voilà l'autorité que j'avais toujours désiré suivre, mais qui, pour la première fois, commençait à m'inspirer des doutes. » Il avait déjà éprouvé de la tristesse en voyant que les évêques, animés de la louable volonté de sympathiser avec tout le monde, semblaient avoir si peu compris ce que c'est que l'autorité catholique. Aujourd'hui la question se pose plus impérieusement. « Comment l'Église angli-

cane peut-elle faire partie de l'Église catholique, alors que le progrès de la foi catholique chez elle réclamerait d'abord la conversion des évêques à cette foi même? Comment les évêques anglicans peuvent-ils être des évêques catholiques, alors qu'ils sont en contradiction avec la foi historique de l'Orient et de l'Occident sur des questions aussi vitales que celles du sacerdoce et de la grâce sacramentelle? »

La question d'autorité amène celle de l'unité. Si l'Église ne parle plus avec autorité, elle perd nécessairement son unité. « Je voyais clairement que la Réforme avait abouti à l'établissement d'Églises nationales, dont l'Église anglicane était l'une... J'avais cru que le contrôle de l'État était chez nous lettre morte, une relique du passé, une condition temporaire et aujourd'hui périmée. Mais non. Depuis deux ou trois ans, j'avais dû reconnaître, bien à contre-cœur, que ce contrôle fait partie de la constitution même de l'Église anglicane, qu'elle est une Église nationale, indépendante de toutes les autres, et que les formulaires de sa doctrine sont soumis à l'État. Les récents débats du Parlement ne l'avaient montré que trop clairement. »

Cependant, la question doctrinale était incomparablement plus importante. « Si l'on se soustrait à l'autorité du Pape, la doctrine échappe à tout contrôle : au lieu d'une seule voix, on a une multitude infinie d'opinions discordantes. » L'Église anglicane se partage en trois opinions principales : évangélique, moderniste, anglo-catholique, toutes les trois contradictoires et, en même temps, actives et influentes. M. V. Johnson n'y avait pas jusqu'ici regardé de très près : la vérité, pensait-il, finirait par prévaloir, et la vérité, c'était pour lui l'anglo-catholicisme. Mais aujourd'hui l'anxiété. « Comment deux opinions absolument cantradictoires sur la succes-

sion apostolique, le sacerdoce, les sacrements, pourraient-elles coexister au sein d'une seule et même Église parlant avec autorité à l'univers tout entier ? » Sans doute l'anglo-catholicisme fait quelques progrès, mais le modernisme est non moins vivant et agissant dans l'Église anglicane, avec un désir, sincère sans doute, d'adapter la foi chrétienne aux temps modernes, mais niant la divinité du Christ et tarissant la vie surnaturelle des fidèles. Que font cependant les évêques ? Ils obéissent à l'opinion publique; d'un côté, ils suppriment le culte du Saint-Sacrement, de l'autre, ils laissent s'exprimer librement la libre-pensée. La question du *Prayer-Book* n'était au fond qu'un symptôme de l'impuissance de l'Église anglicane à maintenir la moindre unité dans les doctrines les plus fondamentales.

« Il y avait donc deux choses fatales à la position des anglo-catholiques : la question d'autorité : croire que l'Église, chargée par Dieu d'enseigner toutes les nations, pouvait cesser d'enseigner avec clarté et autorité; la question d'unité : croire que l'Église pouvait être divisée dans son corps ou dans sa doctrine. Autorité et unité sont inséparables. L'anglo-catholicisme n'a pas d'autorité, et il est en communion publique et visible avec des doctrines contraires à la foi, telle que l'histoire la montre, contradictoires entre elles et destructrices d'une vraie croyance à la personnalité même de Notre-Seigneur, qui est le fondement de la religion chrétienne; dès lors, l'Église n'est plus une société fondée par Dieu, n'a plus d'autorité divine, et ses prétentions à être crue et obéie ne sont plus que des mensonges.

L'auteur dit quelques mots seulement des Ordinations anglicanes, question d'arrière-plan, lui semble-t-il, d'abord parce qu'il se croyait là sur un terrain solide, ensuite parce que la question capitale était celle de l'au-

torité et de l'unité. Et voici que cette question lui paraît clairement se résoudre en faveur de Rome. En effet, quand même on aurait, comme les Grecs orthodoxes, des sacrements valides, y compris celui de l'Ordre, on peut être schismatique, c'est-à-dire en dehors de la seule et véritable Église. Mais, circonstance aggravante, cette Église avait conclu à l'invalidité des Ordinations anglicanes. En y réfléchissant, il est forcé de lui donner raison. Dans l'Ordinal anglican, toute allusion au Sacrifice est laissée de côté, ainsi que toute mention claire d'une consécration du Corps et du Sang du Christ. Un fait symptomatique, c'avait été l'enlèvement des autels de toutes les églises, la chaire devenant l'élément caractéristique des services religieux. Il devenait évident que pour Cranmer et ses compères le mot *prêtre* avait absolument changé de sens. Enfin, comment Rome aurait-elle pu juger autrement, sans se déjuger, elle qui avait toujours ré-ordonné les ministres anglicans désireux, une fois convertis, d'entrer dans le clergé catholique? Comment aurait-elle pu dire aux anglicans qu'ils possédaient un sacerdoce du Sacrifice, alors que les trois quarts du clergé anglican auraient absolument rejeté cette idée?

Un court résumé de cette seconde partie aboutit à cette déclaration du devoir à accomplir : « Quelque affection que je puisse avoir pour tout ce que représente pour moi l'Église d'Angleterre; quelque étroits que puissent être les liens d'amitié qui m'unissent à tant d'âmes qui lui appartiennent; cette Église ne peut pas plus longtemps me compter parmi ses fidèles : je dois faire ma soumission à la seule Église qui déclare posséder une autorité divine et qui seule obéit aux ordres et poursuit les desseins de Notre-Seigneur. »

III

Ce travail de recherche, cette marche à la vérité, n'alla pas sans coûter de très grands efforts à celui qui avait le courage de l'entreprendre. « Chaque pas en avant était en contradiction avec tous mes désirs religieux et humains, puisque ce serait à la fois cesser un ministère que le Christ semblait vouloir puisqu'il l'avait béni, bouleverser ma vie à un âge où on ne la recommence guère, et briser presque tous les liens du cœur et de la société. »

Sans compter les pensées qui lui venaient, à mesure que Rome semblait émerger plus visible, presque plus menaçante, des nuages du doute. L'Église catholique *romaine*, n'est-ce pas quelque chose de foncièrement étranger, plus étranger peut-être à un Anglais qu'à tout autre? Mais la réponse était facile. Une Église vraiment catholique, c'est-à-dire universelle, ne peut pas être complètement nationale. Ne répond-elle pas par avance à ce besoin d'internationalisme qui paraît bien s'affirmer sur le terrain religieux aussi bien que politique et social? D'ailleurs, l'Église catholique romaine ne possède-t-elle pas, pour répondre à sa mission, un merveilleux pouvoir d'adaptation au caractère particulier de chaque peuple? N'a-t-elle pas, depuis un siècle, réalisé d'immenses progrès en Angleterre, et n'est-ce pas la preuve qu'elle est capable d'une conquête plus entière? Mais cette conquête n'est encore que partielle, et, pour un anglican, se convertir, c'est se rallier à une minorité et devenir, en quelque sorte, un étranger au milieu des siens. Notre converti se voyait déjà devenu cet étranger pour tant de personnes et de choses qu'il avait connues et aimées, dans les Universités et les grandes écoles, dans les grandes villes manufacturières où il avait donné des missions très sui-

vies, dans les villages groupés autour de leurs églises, « qui sont sûrement l'une des principales gloires de l'Angleterre ».

Une autre considération qui ne laissait pas que de le troubler aussi, c'était l'antagonisme trop habituel entre l'Église romaine et les gouvernements, d'où étaient souvent résultés pour elle la persécution et l'ostracisme. La réponse n'était pas difficile non plus. Une Église, gardienne du surnaturel, ne peut pas manquer d'entrer en conflit avec les gouvernements de ce monde qui sont portés à juger et décider de tout au point de vue exclusivement naturel. Cette lutte, « c'est la résistance du naturel au surnaturel, c'est la marque de la Croix; et, quand elle n'existe pas, c'est très souvent une preuve que la religion vraiment surnaturelle n'existe pas non plus ; et n'est-ce pas le cas habituel des Églises nationales? »

Il déplore la tendance de la législation à donner une plus grande part d'autorité aux conseils paroissiaux et aux laïcs en général : c'est diminuer d'autant la croyance des fidèles à une autorité divine dans l'Église anglicane qui n'en a déjà guère, non seulement au point de vue doctrinal, mais même moral, par exemple, sur les questions du malthusianisme et du divorce. « Seule, une autorité divine peut, en pareilles matières, s'opposer à un glissement général et fatal vers le paganisme. La seule société capable de sauver la civilisation moderne, c'est l'Église catholique. » L'Église anglicane, et c'est un dernier grief contre elle, reflète malheureusement trop l'esprit du jour, mobile, instable, superficiel. Dans son désir de répondre aux difficultés de l'esprit moderne, elle se hâte d'adopter et d'exprimer les idées et théories à la mode, sociales, psychologiques, exégétiques, et de leur prêter une importance qu'elles n'ont pas. « L'Église catholique est restée, au cours des siècles, identique à elle-

même; mais, toujours aussi, elle s'est montrée capable de faire face à tous les aspects nouveaux de la pensée et de la vie, s'incorporant la vérité et rejetant l'erreur. »

Une conviction raisonnée et victorieuse n'est pas l'affaire d'un moment ni d'un jour; c'est une croissance lente et soumise à des phases variées. L'auteur décrit son expérience personnelle. D'abord « un doute vague, tout au fond de l'esprit; tellement vague qu'il était nécessaire qu'un fait, une association vînt le préciser et en réveiller le sentiment... Ensuite, ces doutes vagues devenus des incertitudes définies, mais égales des deux côtés, avec des ruptures passagères d'équilibre en faveur tantôt de l'anglicanisme, tantôt du catholicisme... Ensuite, une incertitude totale et absorbante, une espèce de brouillard impénétrable... » Mais une chose était claire : tant qu'il n'aurait pas la certitude, il devait continuer son ministère, ne fût-ce que par charité, pour ne pas troubler les âmes avant l'heure, si cette heure devait jamais sonner. Petit à petit, la certitude grandit, certitude intellectuelle, comme extérieure à la personnalité, sans action sur le cœur et la volonté qui restent attachés au passé. Mais l'envahissement se poursuit, si bien qu'à la fin, « sans effort de ma part, sous une influence évidemment étrangère à moi-même, toutes choses se mirent à s'organiser avec une rapidité croissante, et je devins froidement convaincu qu'il n'y avait qu'une seule issue ouverte,... vers laquelle un seul motif me poussait : l'Église catholique est la demeure de la Vérité. »

Il quitte donc la communauté dont il faisait partie et se retire dans un presbytère de campagne pour y chercher un peu de repos qu'il ne trouve guère. Il sait ce qu'il va faire, mais les raisons de le faire semblent avoir disparu. On s'inquiète autour de lui; des appels émouvants lui arrivent de tous côtés; il a le sentiment poi-

gnant de causer de grandes souffrances, et il souffre grandement lui-même de la certitude qu'il a d'être incompris et que la plupart ne verront pas dans sa conversion la preuve même de l'amour qu'il a pour eux. Sa volonté faillit céder. Mais le souvenir du courage avec lequel des convertis, et bien connus de lui, avaient surmonté les mêmes épreuves lui redonne du cœur, le fait rougir de sa faiblesse passagère. Il va demeurer chez un ami catholique, puis dans un couvent de religieux, afin de se faire instruire et de franchir le dernier pas. « C'est enfin la paix. Lassé, épuisé, je goûtais enfin le repos, car le cauchemar de l'incertitude s'était dissipé. La souffrance humaine, le sentiment des déchirements et des séparations restait aussi vif, mais il y avait en moi quelque chose de solide qui me soutenait et m'aidait à tout supporter. L'avenir, et tout ce qu'il doit contenir, Notre-Seigneur seul le connaît. *Sancta Teresa, ora pro nobis.* »

fr. J.-D. Folghera, O. P.

Mère Marie de Saint-Pierre [1]

I. — La « dame noire »

Depuis quelques mois seulement la chapelle provisoire de Montmartre venait d'être livrée au culte. On remarqua bientôt parmi les fidèles assidus à la fréquenter une personne de mise modeste, d'allure distinguée, toute vêtue de noir. Les familiers de la chapelle et les gens du quartier la surnommèrent presque aussitôt *la dame noire*. Elle passait chaque jour six ou sept heures à la chapelle. Elle occupait, non loin de là, deux pauvres chambres mansardées ; une famille dévouée préparait son frugal repas. Sa fragile santé n'était pas moins visible que son attitude recueillie. Ce qu'on ne pouvait voir, c'était la ferveur de cette âme, les luttes terribles qu'elle avait à soutenir contre le prince des ténèbres, les desseins de Dieu sur elle. Elle était venue à Montmartre poussée par une irrésistible inspiration. Dieu la destinait pour « consacrer sa vie à la prière et à la réparation en union au Cœur de Jésus au Très Saint Sacrement ». Telle était sa vocation, tel sera, jusqu'à la fin, le but de sa vie, tel celui de la Congrégation qu'elle fondera lorsque l'heure de Dieu sera venue.

Son passé

Elle était fille d'un architecte, entrepreneur de travaux

(1) Fondatrice de la Congrégation des Adoratrices du Sacré Cœur de Montmartre, sous la Règle de saint Benoît. Cette étude est établie sur documents originaux inédits.

à Dijon. Elle s'appelait Marie-Adèle Garnier. Elle était née le 15 août 1838 à Grancey-le-Château (Côte-d'Or). Elle n'avait que six ans, lorsque sa pieuse mère mourut, laissant quatre filles, dont l'aînée avait dix ans, et un fils âgé de deux ans.

Adèle Garnier appartient à la Bourgogne par ses origines. En étudiant sa personnalité, on est frappé de voir à quel point le caractère de son pays natal se retrouve non seulement dans sa physionomie naturelle, mais dans sa physionomie spirituelle. Elle est bien de la même race, du même terroir que sainte Jeanne de Chantal, que la sainte Mère Barat, avec laquelle surtout elle présente une véritable affinité. La religieuse gravité qui l'auréole n'a rien de rigide; elle a le don de la bonne grâce, de l'affabilité, de la courtoisie; elle sait à propos égayer ceux qui l'entourent par de spirituelles reparties; mais, ainsi que l'écrivait le Cardinal Mercier, « sa seule présence était une invitation à aller à Dieu ».

Deux ans après la mort de sa mère, Adèle fut mise en pension chez les Religieuses Célestines, et c'est à Villeneuve-sur-Yonne qu'elle fit sa première communion, le 19 mai 1850; elle reçut le lendemain le sacrement de Confirmation. Durant la retraite elle demanda à la sainte Vierge de mourir au moment où elle aurait reçu le corps du Christ, et d'obtenir ce jour-là même la conversion de son père. Cette conversion ne lui fut accordée que trente et un ans plus tard, jour pour jour; son père, qui ne pratiquait plus, se confessa et communia pieusement le 19 mai 1881, veille de sa mort.

Adèle Garnier termina ses études à Dijon, où son père était venu s'établir. Elle avait reçu une forte instruction. A seize ans elle fut fiancée, sans enthousiasme de sa part; elle rompit le projet de mariage, un jour qu'elle entendit son fiancé dire qu'il mettrait bon ordre à sa piété. Pieuse, elle l'était; cependant elle avoue qu'elle avait encore quelques attraits pour les plaisirs du monde; sa piété avait besoin d'être aidée. Elle se mit sous la direction d'un

Père Jésuite et songea dès lors sérieusement à orienter sa vie. En 1861, suivant l'exemple d'une de ses sœurs, elle se vouait à l'enseignement. Institutrice dans un château, en pleine campagne, au milieu d'une famille profondément chrétienne, la famille de Crochard, Adèle Garnier sentit la grâce accomplir progressivement son œuvre en elle. Son directeur lui avait imposé la communion quotidienne, et son âme profitait largement de cette faveur, exceptionnelle à cette époque. De plus en plus elle se sentait attirée vers la dévotion au Sacré-Cœur et la vie religieuse. Elle avait vingt-six ans, lorsqu'elle entra au postulat des Dames du Sacré-Cœur, mais sa mauvaise santé ne lui permit pas d'y rester; elle dut retourner dans sa famille, à Dijon. Dieu réservait cette âme de choix pour une autre œuvre.

« C'est là que je te veux »

En 1868, la santé d'Adèle Garnier s'améliorant, elle recommença d'enseigner. Elle demeurera huit ans dans la famille de Crozé, au château de l'Aulne, dans la région de Laval. C'est là que de nombreuses grâces lui seront accordées, là que Notre-Seigneur lui révélera l'œuvre à laquelle il l'appelait, mais qui ne sera réalisée que près de trente ans plus tard.

Un soir de l'année 1869, elle eut une première vision du Sacré-Cœur : elle se trouvait dans sa chambre, quand elle vit soudain paraître devant elle une grande hostie étincelante de lumière, avec Notre-Seigneur montrant son Cœur; à la suite de cette vision, elle passa toute la nuit en prière.

Les épreuves de 1870 étreignirent douloureusement le cœur aimant d'Adèle Garnier; dès lors le sentiment de la réparation domine avec plus d'intensité dans son âme et dirige ses actions. Durant les années suivantes Notre-Seigneur poursuit en elle son œuvre sanctificatrice; il lui manifeste son intimité, lui accorde des grâces de choix.

Lorsque eut été décidée l'érection d'une basilique au

Sacré-Cœur, Mlle Garnier sentit un attrait fort vif pour cette œuvre d'hommage public à Notre-Seigneur. Une vision acheva d'orienter sa vie dans cette voie. « C'était, écrit-elle, en février ou mars 1872, l'année que je passais dans de si grandes désolations intérieures. Un jour on venait de lire tout haut, au salon, un article de *l'Univers*, parlant du projet d'une église votive en l'honneur du Sacré-Cœur, comme monument expiatoire. On venait de terminer cette lecture, je quitte le salon pour aller au jardin et, en ouvrant la porte, une voix intérieure me dit très clairement : « C'est là que je te veux! » Et en même temps je vois un autel très élevé et étincelant de lumière, dominé par le Saint Sacrement exposé. Je me sentis comme éblouie par cette vue et cette parole, et je m'appuyai à la porte pour ne pas tomber. Et puis je me trouvais si heureuse, si heureuse que je n'y comprenais rien. » Désormais la pensée de Montmartre ne la quitte guère : « Souvent dans la prière, lisons-nous dans ses notes, je m'unissais d'avance aux adorations et aux réparations qui devaient être offertes au Sacré-Cœur à Montmartre, et toujours je croyais que Notre-Seigneur voulait que ce culte fût spécialement rendu à son Sacré-Cœur *qui devait y être perpétuellement exposé dans le Saint Sacrement, que là des grâces sans nombre tomberaient de cette source intarissable sur les pécheurs les plus criminels, les plus endurcis.* Mais je ne savais toujours pas comment moi, pauvre, je pourrais être à Montmartre. »

Une année ou deux plus tard, elle eut en rêve la vision de la basilique telle qu'elle devait être, moins le campanile, — mais parée d'une idéale beauté. En septembre 1874, Notre-Seigneur lui révéla qu'Il voulait que son Cœur Eucharistique fût l'objet du culte de Montmartre *et que le Saint Sacrement y fût exposé jour et nuit.* Par le Cœur Eucharistique elle entendait le Cœur de Jésus présent dans l'Eucharistie. La même voix intérieure lui enjoignait de transmettre ce message à l'Archevêque de Paris. Sur l'avis de son directeur, le R. Père Chambel-

lan, S. J., elle s'y résolut, deux mois plus tard. L'Archevêque ne prévoyait pas alors la réalisation d'un pareil projet. Mais les volontés divines ne souffrent pas d'obstacles : lui-même, le Cardinal Guibert, devait en 1881 inaugurer cette Adoration perpétuelle de Montmartre qui n'a jamais cessé depuis lors. Dans son entrevue, Mlle Garnier avait fait connaître à l'Archevêque un autre désir de Notre-Seigneur : c'était qu'une Société de Religieuses vouées à l'adoration et à la réparation fût établie à Montmartre. L'année suivante, elle écrivait à l'Archevêque de Paris pour préciser ce désir d'une communauté d'adoratrices, que le divin Maître lui inspirait d'une manière toujours plus pressante. Vingt-deux ans devaient encore s'écouler avant que ce projet pût se réaliser.

Adèle Garnier continuait à remplir ses fonctions d'institutrice, mais elle suivait avec un constant intérêt l'œuvre du Vœu national. Le jour de la bénédiction de la première pierre de la Basilique, le 16 juin 1875, elle s'était offerte comme victime réparatrice des offenses faites à Notre-Seigneur dans son Sacrement, tout spécialement en vue du culte d'amour et de réparation qui devait lui être rendu dans l'église du Sacré-Cœur. Ses désirs d'aller se fixer à Montmartre « dès que Jésus lui-même y serait » devenaient chaque jour plus ardents. « L'appel reçu dès le commencement de 1872, écrit-elle, ne cessait de se faire entendre comme une invitation continuelle à me tenir prête. »

C'est ainsi qu'ayant obtenu la permission de son directeur, « la dame noire » vint s'installer à Montmartre le 18 mai 1876.

II. — Graces mystiques

Accablée par les attaques du démon et par la maladie, la frêle santé de Mlle Garnier ne put résister longtemps à cette vie austère. En se rendant à Montmartre elle avait obéi au désir divin; elle se soumit encore, lorsque Notre-Seigneur lui dit : « Je ne t'ai pas amenée ici pour que tu

y prennes racine, mais seulement au ciel. Marche devant toi comme Abraham jusqu'à ce que je t'aie montré le lieu de ton dernier sacrifice. »

Adèle Garnier fut bientôt malade à en mourir, elle reçut même les derniers Sacrements; mais Dieu, qui lui réservait une tâche spéciale, ne pouvait encore la laisser monter vers Lui. Dès qu'elle fut un peu rétablie, elle retourna dans sa famille. Elle écrit à ce moment : « Je quittai donc mon cher Montmartre le 13 septembre 1876, après y avoir reçu des grâces et des épreuves en nombre incalculable. J'y étais venue par la volonté de Jésus, et je le quittais pour obéir à cette même adorable volonté. Qu'elle soit à jamais louée, bénie, accomplie et aimée partout ! »

Le divin Maître la voulait entièrement abandonnée à son action et toute conduite par Lui. Il allait la combler de ses grâces. Déjà il lui avait, à diverses reprises, fait sentir sa présence, parfois pendant plusieurs jours. Il allait maintenant la transformer par des grâces d'un ordre élevé qu'Il n'accorde qu'à ses privilégiés. L'œuvre de transformation que Dieu accomplit chez Adèle Garnier caractérise toute une période de sa vie, qui se passe surtout à Dijon ou dans la région dijonnaise. Nous ne nous arrêterons pas ici aux événements extérieurs.

Vœu d'abandon

Le divin Maître a déjà manifesté la voie extraordinaire dans laquelle il désirait conduire Adèle Garnier. Pour être mieux maître de son âme, il va lui demander de s'abandonner entièrement à son bon plaisir divin. Elle s'était consacrée en 1873 au Cœur de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie; en 1887, Jésus lui fait comprendre qu'il accepte sa donation, mais qu'il appelle et attend son vœu pour user d'elle comme d'une chose absolument à lui. Depuis son départ de Montmartre, elle avait été comme broyée par les souffrances physiques et morales ; elle semblait anéantie : elle n'en était que plus abandonnée à

Dieu. Ce fut le 17 juin 1887 qu'elle fit son vœu d'abandon, autorisée par son directeur et aidée par les conseils de son confesseur habituel. Par ce vœu elle s'immolait complètement à la très adorable volonté de Jésus-Hostie, ne voulant rien lui demander pour elle désormais, sinon d'avoir pitié de son âme et de se glorifier en elle sans qu'elle le sût, promettant de s'oublier le plus possible pour ne penser qu'à Jésus et à ses intérêts. Elle demandait au Sacré-Cœur de ne jamais permettre qu'elle mît aucun obstacle ou fît la moindre opposition volontaire à son action en elle. « Désormais, dit-elle après l'émission de ce vœu, je ne me considérerai que comme une petite chose donnée à Jésus et immolée en parfait holocauste, sans jamais pouvoir la reprendre. » Notre-Seigneur accepta l'offrande et durant trente-sept ans il conduira selon ses volontés cette âme privilégiée. Le jour anniversaire de son vœu d'abandon, le 17 juin 1924, l'Époux divin rappellera à Lui celle dont il avait agréé l'oblation.

Après avoir fait son vœu, Adèle Garnier eut l'impression de commencer une nouvelle vie; Jésus veillait sur elle et lui apprenait la manière de s'abandonner, comme une mère apprend à son enfant les premiers pas.

Mariage spirituel

Notre-Seigneur ne ménageait à Adèle Garnier ni les épreuves, ni ses manifestations sensibles; cependant elle devait éprouver plus intimement encore l'union de son âme à Dieu. Le 2 novembre 1887, elle avait offert toute sa journée, en union avec l'Église, pour les âmes du Purgatoire, et ce fut une journées de souffrances continuelles; le soir, épuisée, elle s'était agenouillée auprès de son lit, demandant à Dieu de ne pas lui épargner la souffrance, mais de continuer à la soutenir de sa grâce, et elle renouvelait son acte d'abandon, lorsqu'elle se trouva soudainement ravie par la vue ineffable de la Très Sainte Trinité. Une lumière aussi vive que délicieuse lui fit alors connaître que cette grâce lui était accordée par la

vertu de l'Humanité Sainte du Sauveur. « Sans m'en rendre compte, écrit-elle, je m'écriai, de toute mon âme et toujours dans le même ravissement de bonheur qui m'écrasait : « Mon Jésus, que voulez-vous donc? » Alors, au milieu de l'ineffable lumière qui rayonnait en mon âme et de la divine harmonie qui la réjouissait, j'entendis ces paroles qui me firent plus d'impression qu'aucune grâce m'ait jamais produite : « T'épouser. » Le lendemain, en recevant la Sainte Communion, Mlle Garnier entendit la voix divine lui dire : « C'est le repas de nos fiançailles. » Puis dans une vision Jésus lui montra la place qu'il lui réservait au milieu des âmes qu'il s'était déjà choisies, et l'assura qu'il la préparerait lui-même à devenir son épouse, ajoutant : « Tu n'as qu'à me laisser faire, c'est pour cela que je t'ai demandé le vœu d'abandon. »

Quelques jours plus tard, le 14 novembre, encore au moment de la communion, Adèle entendit intérieurement ces paroles : « Ce sont les noces », et voici comment elle raconte ce qui se passa durant son action de grâces : « Je m'inclinai humblement pour adorer mon Sauveur, et voilà que quelque chose de très extraordinaire m'arriva, et je frémis de bonheur chaque fois que j'y pense. Je me trouvai comme étendue sur la Croix, crucifiée avec Jésus, et de telle sorte que mes membres furent pénétrés par les membres de Jésus d'une façon que l'expérience seule peut faire comprendre : c'était comme une fusion, une transformation de moi en Jésus. N'ayant jamais éprouvé rien de semblable et ne sachant ce qui se passait, je dis au Seigneur : « Mon Dieu, que se passe-t-il? que « faites-vous? — Je prends possession de toi, tu es à « moi, tu es mon épouse. » Dans le cours de la journée elle entendit encore la même voix intérieure lui dire : « Aujourd'hui je t'ai épousée dans la foi. »

Voici dans quels termes Adèle Garnier s'efforce d'expliquer, avec l'humilité qui la caractérise, la raison de ces faveurs divines : « Sa divine conduite à mon égard a toujours été extraordinairement prévenante. Ainsi pour

me ravir le cœur il m'a prodigué des faveurs qui sont ordinairement la récompense d'une longue et délicate fidélité. Pour me retenir dans ces liens de l'amour après les avoir formés, il m'a clouée à sa croix par de longues et terribles souffrances et ensuite par les délices de l'oraison, grâces qui ne sont encore le plus souvent accordées qu'à une persévérance infatigable. Au lieu d'attendre que je fusse engagée dans la pratique de la charité pour me fiancer à lui, il m'a d'abord appelée à ces divines fiançailles et m'a aussitôt montré cette voie lumineuse de la charité où il voulait me faire entrer. Et enfin, se proportionnant toujours à ma faiblesse, il n'a écouté que son amour et m'a prise pour épouse, afin de me gouverner à son gré et d'opérer avec plus de sûreté une transformation que lui seul peut faire, mais pour laquelle il faut que je lui appartienne sans réserve. »

Le sacerdoce intérieur

Un peu plus tard, Mlle Garnier *se consacra à la volonté divine* : Jésus lui fit comprendre que cette consécration différait du vœu d'abandon, en ce que son âme devait non seulement être abandonnée au bon plaisir divin, mais agir en vue d'accomplir la volonté divine telle que Lui-même la lui ferait connaître.

Une autre grâce que lui accorda le divin Maître fut une participation à son adorable sacrifice par la volonté de s'immoler en tout avec Lui; c'est comme une participation à son sacerdoce, un sacerdoce intérieur, dit Angèle Garnier, qui retrace ainsi son expérience : « ... Je me sens comme transformée. Je ne sais ce que mon Dieu a fait de moi. La participation que Jésus me donne à son sacerdoce est remplie d'une lumière et d'un bonheur dont je ne puis rien dire. L'ardeur de l'amour, la soif de la souffrance, l'immolation de tout mon être à Dieu par Jésus, en tout temps, voilà ma vie. Je me vois comme investie d'une dignité ou d'une richesse dont je ne puis

parler intelligemment. C'est comme si Jésus, d'une manière purement spirituelle, tenait toute ma pauvre personne renfermée en son Cœur, mes mains dans ses mains, mes yeux éclairés par ses yeux, mes lèvres consumées par la flamme de son amour et de sa puissance; et qu'ainsi tenue, enchaînée, je l'entende me dire : C'est en moi et par moi que tu vis, que tu te donnes, que tu te sacrifies; ton âme est toute mienne et je l'ai rendue sacerdotale : offre-toi en tout temps avec moi et offre-moi à mon Père avec toi; tu as tout pouvoir sur moi, je me livre à toi pour que tu glorifies mon Père et que tu serves les âmes, les âmes sacerdotales surtout. »

Nous pouvons entrevoir quelle sera la vie intérieure de cette âme durant plus de trente années qu'elle passera encore sur la terre, où son intimité avec Jésus ne fera que se développer sans cesse. Ses lettres à Dom Columba Marmion vingt ans plus tard nous montrent le haut degré de vie mystique auquel elle est parvenue. Reprenons brièvement le récit de sa vie, de celle qui apparaissait aux yeux des hommes.

III. — Les Adoratrices du Sacré-Cœur de Montmartre

L'arrivée à Montmartre

C'est le 21 juin 1897 que Mlle Garnier, âgée de près de soixante ans, monta à Montmartre avec une jeune compagne pour y demeurer. Elles avaient loué un appartement, 11 *bis* rue du Mont-Cenis, dans une maison dénommée « la Cité du Sacré-Cœur ». Elles donnèrent à leur humble demeure le nom de Nazareth. C'était un bien pauvre logis : Une pièce servant d'oratoire, de réfectoire, de salle de communauté, de parloir, à tour de rôle, et deux chambres. Bientôt la petite communauté compta quatre sœurs. Le 24 juin, elles commencèrent à réciter

le petit Office de la Sainte Vierge, remplacé quelques jours plus tard par l'Office du Sacré-Cœur, en attendant d'adopter le Grand Office.

Le 29 juin elles se consacraient toutes les quatre à saint Pierre dans la crypte de la Basilique; là elles devaient, deux ans plus tard, le 9 juin 1899, prononcer leurs premiers vœux de religion en présence du représentant de l'Archevêque de Paris. Adèle Garnier sera désormais Mère Marie de Saint-Pierre.

Durant les premiers mois de leur séjour à Montmartre, les Sœurs évitaient de se faire connaître, ne voulant pas attirer l'attention avant d'avoir éprouvé leur vocation. Le Père Balme, dominicain, qui avait coopéré à la fondation de la petite communauté, les dirigeait; elles allaient le trouver à Levallois-Perret. Durant une absence du Père, elles se confessèrent à la Basilique, et c'est ainsi qu'elles entrèrent en relation avec les Pères Oblats de Marie-Immaculée, qui desservaient alors le Sacré-Cœur. Après six mois d'épreuve, il fallut penser à régulariser la situation de l'œuvre nouvelle. C'est alors que Mère Marie de Saint-Pierre exposa ses projets au Père Lemius, Supérieur des Chapelains. Celui-ci intercéda auprès de l'Archevêque de Paris, le Cardinal Richard, qui, loin de s'opposer, comme on le craignait, à la fondation, l'approuva en disant : « Cela est de Dieu. » Le 4 mars 1898 fut dressé l'acte officiel de fondation de la Congrégation des Adoratrices du Sacré-Cœur de Montmartre.

Le Cœur de Jésus avait divinement répondu à la longue attente de Mère Marie de Saint-Pierre. La Congrégation religieuse qu'elle avait vue en esprit tant d'années auparavant était maintenant fixée sur la sainte montagne. Aidée du Père Balme, Mère Marie de Saint-Pierre composa un projet de constitutions qu'elle fit approuver par le Cardinal. Elle formait ses filles à l'esprit de leur vocation avec une constante sollicitude ; elle avait un don extraordinaire pour aider les âmes à s'élever à Dieu; ses exemples, ses directions, ses enseignements les poussaient

à l'imitation du très aimant Jésus, doux et humble de cœur.

Mère Marie de Saint-Pierre devait se dépenser beaucoup pour l'organisation de son œuvre. Malgré cette action extérieure, ses lettres laissent entrevoir que sa vie intime continuait d'être toute d'union à Dieu, — témoin ce qu'elle écrivait à son ancien confesseur de Dijon : « Pour moi, mon Père, dont je devrais vous parler, je ne sais guères où j'en suis. Tout occupée des devoirs de ma charge et des mille soins qui m'incombent, je n'ai pas le temps de penser à moi. Tout ce que je fais à chaque instant, c'est une remise entière de moi-même au Sacré-Cœur, un acte d'abandon total et de confiance sans bornes, sachant de plus en plus que je ne sais rien et ne puis rien et que Lui seul fera et fera faire ce qu'Il voudra. Je lui présente sans cesse la petite Société, et chacune de nous afin qu'Il conduise tout et toutes selon ses desseins. Je prie la très Sainte Vierge de vouloir bien être la Maîtresse des Novices et puis je marche, non sans crainte et défiance de moi-même, mais avec confiance en Dieu. »

La petite communauté commença de porter un costume semi-religieux à Noël 1898; les Sœurs ne devaient qu'un peu plus tard adopter un habit religieux complet, blanc avec scapulaire rouge; lorsqu'elles auront définitivement choisi la Règle de Saint Benoît, elles adopteront la bure noire des Bénédictines, conservant toutefois la coule blanche pour l'Office au chœur et l'adoration du Très Saint Sacrement.

La communauté, se développant, s'était installée dans deux appartements de la même maison du Mont-Cenis; mais on cherchait une nouvelle maison. On trouva au 40 rue de la Barre une propriété convenable; toutefois ce ne fut qu'en 1901 que les Sœurs purent s'y établir et elles n'y restèrent que quelques mois.

La profession religieuse marqua encore davantage la consécration totale dans une âme dont Dieu était déjà le maître absolu. Sous sa direction l'œuvre prospérait

et croissait en ferveur. Le meilleur esprit régnait dans la communauté, les Sœurs se formaient parfaitement à la vie religieuse.

L'Esprit du mal ne pouvait laisser en paix une œuvre si visiblement bénie de Dieu. Le démon faisait du bruit durant la nuit, il bouleversait le mobilier des cellules inhabitées, il y eut même des cas d'obsession et de possession. Cette épreuve fut très pénible. Elle n'était pas achevée, que furent promulguées les lois iniques contre les Congrégations. Il fallut songer à quitter Montmartre, ce lieu si cher à la fondatrice, choisi par le divin Maître. Les Sœurs décidèrent de partir pour l'Angleterre.

A la veille de quitter Montmartre, le 27 septembre 1901, Mère Marie de Saint-Pierre et ses premières compagnes prononcèrent leurs vœux perpétuels, et deux novices leurs prmiers vœux. Mère Marie de Saint-Pierre quitta la dernière le petit monastère, le 30 septembre 1901. Au moment de partir elle écrivait au Père Lemius : « Oh ! ce Cœur Adorable et adoré, comme il sait faire aimer la souffrance et toutes les tribulations aux cœurs dont il s'est emparé! Et comment ne pas *jubiler* dans les épreuves les plus cuisantes, quand on sait, quand on sent qu'elles sont la part de prédilection choisie par son amour! quand on sait qu'il n'y a pas de moyen plus fructueux de faire participer ses fidèles à l'œuvre du salut des âmes, à l'œuvre de l'expiation. Qu'il soit aimé, béni, remercié toujours et partout... »

En mission

Recommandées par l'Archevêque de Paris, qui prenait beaucoup d'intérêt à la Congrégation naissante, les Sœurs reçurent un accueil favorable de l'autorité ecclésiastique et purent s'établir à Londres. La Communauté comptait alors onze religieuses. Arrivées en trois groupes à Londres, elles s'y considéraient non en exil, mais en mission. Après une première installation provisoire elles s'établirent à Tyburn, le mont des martyrs de Londres, sur

l'emplacement où tant de confesseurs de la Foi avaient été mis à mort par les Protestants. Le monastère de Tyburn se développa et attira des âmes anxieuses de vérité; l'apostolat des Sœurs devait être fécond. Tyburn devint un centre de pèlerinage; depuis 1910 une procession est organisée chaque année dans les rues de Londres, le dernier dimanche d'avril, parcourant le chemin de la passion des martyrs depuis l'emplacement de l'ancienne prison de Newgate jusqu'au lieu du supplice, à Tyburn.

En 1909 le Cardinal Mercier et Dom Columba Marmion, qui eurent avec Mère Marie de Saint-Pierre des relations épistolaires suivies, aidèrent à la fondation d'un Prieuré à Bruxelles. Un Prieuré fut aussi fondé en Angleterre, à Royston, pour le noviciat des religieuses anglaises. Mère Marie de Saint-Pierre ne devait pas voir le retour en France de ses filles, qui n'eut lieu qu'en 1928 (1).

En 1914 la Congrégation adopta officiellement la règle de saint Benoît, sur laquelle étaient déjà fondées ses Constitutions. L'approbation de celles-ci par le Saint-Siège eut lieu en juillet 1930.

Sainte mort

En 1913 Mère Marie de Saint-Pierre avait été gravement malade, elle avait reçu l'Extrême-Onction, mais elle eut une vision de saint Benoît, et quelques jours après elle était sauvée. Elle eut des crises d'angine de poitrine, compliquées de congestion, dans les premiers jours de novembre 1922. Son état inspirait les plus vives inquiétudes. Elle devait pourtant vivre encore près de deux ans; parfois une légère amélioration survenait, puis elle était de nouveau accablée par des souffrances telles qu'elle n'en avait jamais endurées de semblables durant sa lon-

(1) La résidence actuelle de la Supérieure générale est à « Tyburn Convent », 6, Hyde Park Place, Londres, W 2; ajoutons-y le prieuré déjà signalé : S^t Benedict's Priory, Royston, Herts. — En France, les Adoratrices du Sacré-Cœur sont établies à Amiens (Somme), 24, rue Vagnier-Fiquet.

gue vie, marquée cependant du sceau de la souffrance. « Elle devient parfois, écrivait une Sœur qui la soignait, une reproduction vivante de Jésus crucifié, quand, les bras étendus, elle suffoque, incapable de respirer, mais souriant toujours à la volonté de Dieu. »

Elle s'éteignit très paisiblement le 17 juin 1924. Ses dernières paroles distinctes, en réponse à la question de la R. Mère Assistante : « Êtes-vous heureuse? » furent : « Oh ! oui, je suis si heureuse avec Dieu... et avec mes enfants », ajouta-t-elle en regardant les Sœurs qui l'entouraient.

fr. S. Bézine, O. P.

Lettre du cardinal de Bérulle sur l'enfance de Jésus :

nous devons honorer les prémices de sa vie

Le P. de Bérulle, qui, en 1604, était allé chercher en Espagne six religieuses de la réforme de sainte Thérèse, était resté le supérieur des carmels de France, dont il s'occupa toujours avec une grande sollicitude. Pour le commencement de l'année 1628, il écrivit la lettre suivante, adressée au couvent de l'Incarnation établi rue Saint-Jacques, le premier fondé par lui. Son intention est de souhaiter aux saintes filles qui l'habitent une bonne année; mais, en réalité, il rédige un petit traité de l'Incarnation, dans lequel il résume les pensées qui ont été la préoccupation de toute sa vie. Il devait mourir une vingtaine de mois après, le 3 octobre 1629, après avoir commencé une Vie de Jésus *qui, avec cette lettre, peut être considérée comme son testament spirituel. Celle-ci fut d'abord publiée avec deux autres sous ce titre :* Lettres aux religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel, *Paris, Fiacre, 1628; elle fut reproduite dans l'édition des* Œuvres complètes *donnée par le P. Bourgoing en 1644; elle est dans le volume de Migne, opuscule XLVI, p. 997. Nous la donnons tout entière sans autre changement que celui de l'orthographe. Le sommaire a été rédigé, comme ceux de toutes les autres œuvres, par le P. Gibieuf : il nous a semblé utile de le conserver.*

A. Molien.

Sommaire

I. Dans la mort des personnes qui ont vécu saintement, il y a beaucoup plus de vie que de mort. — II. Il faut commencer l'année avec Jésus-Christ. — III. Le Fils de Dieu est

la première production du Père et tient comme lieu de prémices dans l'éternité. — IV. Le Saint-Esprit, qui est le repos, l'amour et l'unité des personnes divines, est la première production de ce Verbe qui est enfant de Bethléem. — V. Quand nous pensons à la création du monde, nous devons contempler que Dieu, qui sort hors de soi en la production de cet œuvre, achèvera le cercle, et rentrera en soi par la production d'un nouveau monde qui est Jésus. — VI. La création n'est que pour créer un monde à Jésus. Considération du mystère de l'Incarnation et du dessein pervers de l'idolâtrie réduit à la divinité même. — VII. Le Fils de Dieu, selon ses deux naissances, est la fleur et le fruit de l'éternité et du temps. Jésus est un arbre de vie et de diverses sortes de vies. — VIII. Quatre vies en Jésus naissant : vie de nature, vie de grâce, vie de gloire, vie de la divinité. — IX. Considération du séjour de neuf mois de Jésus en Marie, et de la liaison de ces deux cœurs. — X, XI. Différences entre cet enfant et les autres, et les grâces et grandeurs qu'il communique à sa Mère. — XII, XIII. Raisons pour lesquelles Jésus ne devait pas abréger son séjour de neuf mois en Marie. — XIV. Premier séjour de Jésus hors Marie et sur la terre. — XV, XVI. Prémices de Jésus dans l'éternité et dans les temps.

I. Dieu a voulu que j'aie fini et commencé l'année avec vous, mais sans vous pouvoir parler; car ce sont des sujets de mort qui m'y ont obligé (1). Et il fallait parler à celles que Dieu voulait retirer d'entre vous pour les loger dans son paradis. Je crains de ne pas bien dire que d'appeler sujets de mort où on ne parle que de vie et où il ne se trouve que vie. Je dois, ce semble, corriger cette parole, puisqu'il y a si peu de mort et tant de vie. Le lieu d'où elles sont parties est un lieu de vie, puisqu'on y est vivant pour Dieu. Le terme où elles sont arrivées est la vie, et la vraie vie qui ne sait point de mort. Ainsi, de la vie, elles sont entrées en la vie. Le seul passage est mort et ce n'est qu'un moment; lequel encore je ne sais si je

(1) Cette lettre fut écrite peu après le décès de deux religieuses du couvent.

dois appeler mort, puisque j'y remarque encore beaucoup de vie. Car en ce même passage et moment, la vie de grâce y a été plus opérante que pour faire vivre leur âme incessamment, et faire revivre leur corps un jour, que la mort de la nature n'y a été puissante à faire mourir le corps pour un temps en laissant vivre l'âme pour jamais.

II. Mais laissons maintenant ce sujet pour nous souvenir de choses plus grandes et puisqu'il nous a fait commencer l'année ensemble et que nous ignorons si nous la finirons ensemble, commençons-la comme nous devons. Commençons-la avec Jésus et la Très Sainte Vierge ; commençons notre année avec celui qui commence sa vie en ce saint jour (1). Suivons le cours de la nature et de la grâce : car, comme le soleil de nos jours commence à s'approcher de nous, aussi le soleil de nos âmes vient à nous par sa naissance et par ses mystères : Et nous devons commencer notre année avec lui, puisqu'il commence pour nous sa vie. Il consacre le premier jour de l'an à ses premières souffrances, nous le devons aussi employer et consacrer à nos premiers devoirs envers lui et joindre les prémices de nos jours avec les prémices du Fils de Dieu. Vivons à lui, vivons avec lui, vivons en lui et consacrons nos prémices à ses prémices en ce premier jour de l'année. C'est le sujet qui me porte à vous adresser la présente, désirant vous donner les prémices de nos pensées sur les prémices du Fils de Dieu (2), le considérant dans son éternité pour le suivre par après dans les divers états de sa vie.

III. Celui que nous adorons et que nous avons présent en nos mystères, celui auquel notre vie appartient (et c'est notre bonheur que de la lui offrir et consacrer), celui auquel vos âmes sont vouées de si longtemps est la pre-

(1) Il paraît écrire le jour de Noël en vue du nouvel an.

(2) Il renvoie à I Cor., xv, 29, où saint Paul appelle le Christ « prémices ».

mière production de la première personne de la Trinité, et tient comme lieu de prémices dans l'éternité et nous le devons adorer comme le premier qui est produit en la divinité et qui a pour substance la divinité même.

IV. C'est celui-là même que vous voyez enfant en Bethléem, car il est Verbe et enfant tout ensemble. Il est enfant d'un jour et il est le Verbe éternel. Il est sans pouvoir, ce semble, et sans opération dans cette crèche, mais il est vivant, opérant et produisant dans son éternité. Sa première opération se termine à produire la personne divine du Saint-Esprit. Il le produit égal à soi et égal à son Père, et le Saint-Esprit dans la Divinité (si nous pouvons parler ainsi) est le fruit éternel procédant du Verbe éternel, et en cette personne produite par le Verbe (lequel s'est fait enfant) est le repos, l'amour et l'unité des personnes divines et éternelles. Voilà des productions qui sont ineffables. Voilà le Fils du Père et l'Esprit du Fils, voilà des fleurs et des fruits, non pas du temps, mais de l'éternité : voilà des prémices qui concernent la Divinité même.

V. Nous avons plus à adorer qu'à dire, ni à penser de ces matières. De cette production donc de Dieu en Dieu, passons à la production que Dieu veut faire hors de soi-même, car ce Verbe est Dieu, et il veut sortir hors de soi pour opérer : et nous devons le suivre et adorer partout. Et d'autant plus, devons-nous le suivre et adorer, qu'il sortira encore une autre fois hors de lui-même et en une bien autre manière, pour opérer notre salut; mais procédons par ordre en un si grand sujet. Le Verbe éternel donc, qui est la première production du Père et qui a produit en soi-même le Saint-Esprit, veut sortir hors de soi et faire des productions nouvelles hors de lui-même. Il est éternel, il veut faire des moments et des siècles; il est incréé, il veut créer un monde pour y être connu et adoré; il est en soi et il veut sortir hors de soi pour faire cet ouvrage. Or, sa première sortie se termine à faire le ciel,

la terre et la lumière. C'est sa première opération au premier jour de sa sortie hors de lui-même. Adorons-le en ce premier moment de la création, adorons-le en l'ouvrage qu'il fait en ce premier moment, adorons-le d'autant plus volontiers que cet œuvre de la création se terminera un jour à lui-même lorsque le Verbe se fera chair et le créateur se fera créature : c'est la pensée de ce Verbe éternel en créant l'univers. Et ce doit être aussi notre pensée en le voyant créer cet univers. Car, nous devons entrer dans les pensées du Fils de Dieu et, en l'adorant dans le premier moment de la créature, nous devons humblement considérer que cet œuvre se terminera un jour à celui-là même que nous voyons et adorons en nos mystères, se terminera un jour à Jésus, à l'enfant de Bethléem et à une nouvelle terre, à un nouveau ciel et à une autre lumière que celle que Dieu a créée en ce moment. Cet œuvre, dis-je, que le Verbe éternel fait en créant le monde, se terminera un jour au même Verbe, à la personne propre de Jésus, à la terre de son humanité, au ciel de son âme divine, à la lumière de sa divinité.

C'est ce qui se fait en ces jours où il naît en Bethléem, Fils de Dieu, Fils de l'homme, la joie des anges et le salut des hommes. Cette terre de son humanité est vraiment terre, mais une terre plus pure, plus mouvante, plus influente que le ciel, et plus céleste que le ciel des cieux. Cette âme déifiée est un ciel, mais un nouveau ciel, qui nous couvre et influe sur nous, et un ciel qui porte une gloire plus grande que celle qui est par-dessus tous les cieux. Et cette lumière que nous voyons, naît et paraît en plein minuit, et est un soleil qui éclaire nos ténèbres, qui obscurcit notre soleil et qui est le soleil même de l'éternité.

O heureux terme de la sortie de Dieu hors de soi puisqu'il aboutit à Dieu même, puisqu'il aboutit à Jésus. O heureuse rentrée de Dieu en Dieu dans ses propres œuvres, car Dieu sort hors de soi en nous créant; mais Dieu rentre en soi, en créant Jésus puisque Jésus est Dieu : et

voilà l'heureux cercle de Dieu partant de soi pour créer l'univers et retournant à soi en créant Jésus qui est un autre univers et un monde de grâces et de merveilles et un monde qui est Dieu même.

VI. L'oubli que vous devez avoir des choses créées m'eût fait passer ce point de la création, mais il nous ramène à Jésus; il regarde Jésus et n'est que pour créer un monde à Jésus et lui donner la terre pour escabeau de ses pieds et le ciel pour le trône de sa gloire et autant de sujets et de vassaux comme il y a de créatures au monde. Et c'est ce qui me fait plus singulièrement honorer et estimer cette création, puisqu'elle doit aboutir à un si grand ouvrage qui bénira le temps et l'éternité même.

Mais passons de ce premier moment de tous les moments à l'heureux moment de l'Incarnation et, de ce commencement de tous les siècles, venons à la plénitude des siècles, c'est-à-dire à Jésus naissant, qui est la plénitude de toutes choses et auquel repose la plénitude même de la divinité. Là je vois la créature dans le créateur et le créateur dans sa créature. Je vois la créature jointe au créateur et, ce qui est bien plus, je vois le créateur se faire créature. Je vois l'homme être Dieu et je vois Dieu être homme. Et au lieu que les hommes se faisaient dieux superbement et étaient uniquement adorés, je vois Dieu se faire homme humblement, je vois une humanité dignement adorée; et je vois les hommes saintement être dieux et le dessein pervers de l'idolâtrie réduit et ramené à la Divinité même.

Adorons Dieu en cet œuvre de ses œuvres, en cet œuvre où tant d'œuvres sont encloses et comprises, en cet œuvre qui comprend l'ouvrier même; et honorons d'un souvenir perpétuel ce premier moment où il a été vrai de dire que le Verbe est fait chair, que Dieu est homme et l'homme est Dieu; moment heureux et signalé en tous les siècles et dans l'éternité même, qui comprend et surpasse tous les siècles et les surpasse d'une durée infinie. Ce

moment est signalé en Nazareth et en Bethléem, car il est conçu en l'un, né en l'autre; il est la fleur de Nazareth et le fruit de Bethléem, et en tous les deux lieux, il commence un nouvel être et tient lieu de prémices. Au discours précédent, le Fils de Dieu est proposé comme fruit et prémices dans l'éternité. Si on peut transférer le langage de la terre aux choses plus divines et ineffables du ciel, il est encore ici le fruit, et les prémices; mais c'est dans le temps et non dans l'éternité : En ce nouvel état, il est fruit du temps et non pas de l'éternité, car c'est dans le temps qu'il est conçu et qu'il est né. Mais c'est le fruit du temps pour l'éternité, c'est le fruit propre aux âmes qui, dans le monde, ne respirent que l'éternité : c'est un fruit de la terre et du ciel tout ensemble, fruit de la terre, rosée du ciel, car il est dit de lui par les prophètes : *Terra dedit fructum suum* (Ps., LXVI, 7) et le ciel nous l'a envoyé; c'est le premier fruit de la Vierge et le premier don du Père; et il tient lieu de prémices dans les siècles, aussi bien que dans l'éternité. C'est un fruit rare et singulier, unique en son espèce, mais un fruit qui est semence de tous les fruits que le ciel et la terre portent et porteront à jamais. Cette abondance et diversité donne divers noms et qualités à Jésus-Christ, c'est un fruit et un arbre tout ensemble et un arbre de vie et qui porte dans l'Écriture en pluriel le nom de plusieurs vies, *lignum vitarum* (*Apoc.*, XXII, 2); car Jésus est un arbre de vie et de tant de vies différentes, qui en leur diversité ornent l'Église, peuplent le ciel et remplissent les âmes de tant de sortes de grâces et de vies diverses, soit en la terre, soit au ciel. Bref, c'est un fruit, c'est un arbre, c'est un paradis même, un paradis et un parterre délicieux, semé de tant de fleurs, plein de tant de fruits. Arrêtons-nous un peu dans ce nouveau paradis de délices, le succès nous en sera plus heureux qu'il n'a été à Adam. Dieu a planté ce nouveau paradis de sa propre main, aussi bien que l'autre; il l'a planté non au commencement du monde et en un coin d'Orient, mais au milieu des temps et au milieu de la

terre; voici le temps auquel il l'a planté en Bethléem, et ces jours sont consacrés à nous remémorer ce temps heureux, ce don du ciel, ce fruit délicieux. Recueillons-en les prémices.

VIII. J'adore donc ce premier usage de vie en la nature, en la grâce, en la gloire, en la vie divine que l'âme de Jésus a eu en l'instant de l'Incarnation. Que de prémices et prémices de choses grandes en ce peu de paroles! Quelle vie! Quelle grâce! Quelle gloire! en laquelle puise et puiseront éternellement tous les saints. Quelle vie que cette vie divine de Jésus, c'est-à-dire la vie de la Divinité en l'humanité; la vie de l'humanité en la Divinité; vie divine et humaine tout ensemble, vie divinement humaine et humainement divine; vie composée de l'être créé et incréé; vie qui n'était ni dans les siècles, ni dans l'éternité et qui bénira les siècles et l'éternité même, vie d'un Dieu incarné; vie d'un homme vivant dans l'être et la substance de la divinité.

IX. En cette vie nouvelle et divine, j'adore le premier séjour de Jésus en Dieu son Père et en sa sainte Mère; car Jésus a commencement, et il y a quatre mille ans qu'on attend, qu'on soupire après lui. Et il est enfant d'un moment, d'une heure et d'un jour. Et comme Jésus commence à être, il commence à être ce qu'il est maintenant, c'est-à-dire à être Homme-Dieu; il commence à prendre être et repos en son Père. Il est vrai que le Fils de Dieu de toute éternité repose au sein du Père; mais le Fils de l'homme n'est pas Fils de Dieu de toute éternité. Un jour, une heure et un moment commence ce grand œuvre de l'Incarnation du Verbe et a donné principe à ce grand être, à cet état divin et à la liaison indissoluble de la filiation humaine à la filiation divine. L'heure et le moment qui commence chose si grande et si salutaire ne doit jamais être oublié. Cette heure, ce moment unissant l'homme à Dieu met Dieu au sein de la Vierge et l'homme au sein de Dieu. O séjour admirable de cet enfant au sein du Père

par la filiation divine! O séjour délicieux au sein de sa Mère par sa filiation humaine. J'adore donc et admire ce premier séjour de Jésus au sein du Père et au sein de sa Mère; et laissant aux anges à voir l'un, je veux contempler l'autre; c'est-à-dire je veux arrêter mon esprit sur le séjour de Jésus en la Vierge et de la Vierge en Jésus, séjour de neuf mois entiers. Séjour qui est le premier séjour en la première demeure du Fils de Dieu fait homme entre les hommes. Ce point est si tendre et si sensible qu'il doit être plutôt célébré par le cœur que par la langue, aussi est-ce un mystère de cœur, et la langue ne peut exprimer ces douceurs et tendresses. C'est un mystère de deux cœurs les plus nobles et les plus conjoints qui seront à jamais ni en la terre ni au ciel. Lors Jésus est vivant en Marie et fait comme partie d'elle-même et le cœur de Jésus est tout proche du cœur de Marie : lors Marie est vivante en Jésus et Jésus est son tout et le cœur de Marie est tout proche du cœur de Jésus et lui influe la vie. Lors Jésus et Marie ne font, ce semble, qu'un vivant sur la terre. Le cœur de l'un ne vit et ne respire que par l'autre. Ces deux cœurs si proches et si divins et vivant ensemble d'une vie si haute, que ne sont-ils point l'un dans l'autre? Le seul amour peut penser et le seul amour divin et céleste : mais le seul amour de Jésus même le peut comprendre. C'est un secret que nous pouvons adorer, c'est un secret que nous devons révérer en la terre, mais qui nous est réservé dans le ciel. O Cœur de Jésus vivant en Marie et par Marie! O Cœur de Marie vivant en Jésus et pour Jésus! O liaison délicieuse de ces deux cœurs : Béni soit le Dieu d'amour et d'unité qui les unit ensemble; qu'il unisse notre cœur à ces deux cœurs et qu'il fasse que ces trois cœurs vivent en unité, en l'honneur de l'unité sacrée qui est dans les trois personnes divines !

X. Que ce séjour premier du Fils de Dieu au monde (séjour de Jésus en Marie) a de merveilles, a de délices, a

de grandeurs encloses en cette petitesse : délices, grandeurs et merveilles couvertes et cachées aux hommes et peut-être aux anges jusqu'au temps de leur première connaissance et manifestation de toutes les choses de Jésus. Les autres enfants, dans les entrailles de leurs mères, ne connaissent ni leurs mères, ni eux-mêmes; n'ont qu'un rapport de nature à elle et de nature infirme, pénible et douloureuse, présage de plus grandes douleurs qu'ils leur causeront en naissant et peut-être en vivant. Aussi sont-ils pécheurs et commencent à être pécheurs et à faire effets de péché avant que de commencer à être, car ils ne sont qu'enfants, ils ne sont pas hommes et ils sont pécheurs. Ils n'ont que le principe et non le sens de l'humanité et ils ont le péché vraiment et formellement et seront peut-être éternellement pécheurs, sans avoir été hommes.

XI. Cet enfant, qui repose en la Vierge, est homme et enfant tout ensemble et même est Homme-Dieu, ne peut être pécheur et sauve les pécheurs. Et dès lors même (il) a un usage admirable de vie glorieuse et divine, et a un rapport de nature, de grâce, de gloire et de divinité même, à sa Mère; car il l'a fait être Mère de Dieu. Il l'a fait être un paradis et un paradis auquel il y a une gloire plus haute que celle qui est entre les anges et que celle qui est lors dans les cieux. Il l'a fait être un sanctuaire et qui contient une sainteté nouvelle, qui ne se trouve point hors d'elle. Car il est le Saint de Dieu, le Saint des saints et celui dans lequel nous serons tous sanctifiés. Il l'a fait être une source de vie et de vie admirable qui commence dès lors entre le Fils et la Mère. Car ce Fils connaît sa Mère, connaît soi-même, connaît son Père éternel, connaît ce monde où il doit entrer, et il y a rapport de vie, de grâce et d'effets saints et délicieux entre lui et sa Mère. Il est en elle et elle est en lui; il vit en elle et elle vit en lui; il dépend d'elle et elle dépend de lui, et elle prend vie de lui; il est sa vie et elle est sa vie aussi : et entre ces deux

vies, il y a vie, il y a repos, il y a amour, il y a délices, il y a unité admirable; mais il faudrait être ange, soit pour le dire, soit pour l'entendre.

XII. O vie! O séjour! O délices de Jésus en Marie, de Marie en Jésus! Ce séjour seul est séjour de vie sans mort, de délices sans amertumes; car il n'y a point de péché en Marie et c'est le péché seul qui angoisse et fait mourir Jésus. Sitôt qu'il naîtra d'elle en la terre, il sera au milieu des pécheurs et il est tout enclos et environné de Marie, qui est sans tache et sans péché, en toutes les puissances de son âme et en toutes les parties de son corps. Ce n'est que grâce et grâce admirable en son esprit et en son corps; ce n'est que sainteté et privilèges : *Tota pulchra es et macula non est in te* (*Cant.*, IV, 7). Il l'a faite telle, il l'a choisie telle, et je voudrais volontiers, si je n'avais égard qu'à Jésus, que Jésus fût toujours en elle et ne vînt point en cette terre misérable, où il ne trouvera que péchés, et enfin une croix et un Calvaire, une mort et un sépulcre.

XIII. J'adore donc et j'aime ce premier séjour de Jésus et je ne m'étonne pas qu'il ne l'a pas abrégé, s'il a voulu accomplir les neuf mois entiers, si l'Écriture l'a voulu marquer en disant *impleti sunt dies Mariae ut pareret*. Et si je le pouvais en faveur de Jésus et de Marie, comme il les a accomplis sans les abréger, je les étendrais plutôt, si le salut du monde le pouvait ainsi porter.

XIV. Mais il veut naître en oubliant soi-même et son repos, et il veut naître en Bethléem et en une étable; il veut prendre son repos en une crèche, repos bien différent de celui qu'il avait en sa très sainte Mère. Comme donc j'ai adoré son premier séjour hors de son Père, c'est-à-dire son séjour en Marie, j'adore aussi son premier séjour sur la terre : séjour de pauvreté, de nudité et de souffrance, et je pèse ses trois séjours et leurs différences; son séjour en Dieu, son Père, son séjour en la Vierge, sa Mère, son séjour en la terre. Et je ne puis séparer ma

pensée de ces deux premiers séjours, tant il y a de grandeurs, tant il y a de délices. Mais il nous faut suivre Jésus, et il veut être et vivre sur la terre, et il nous faut recueillir les prémices de ces états et actions pour les adorer, pour les savourer.

XV. En cette terre donc j'adore sa première entrée au monde, où il va être la vie du monde, sa première entrée en Jérusalem où il doit un jour faire et souffrir tant de choses, sa première entrée au temple où il doit enseigner tant de merveilles, son premier séjour en Égypte où il est banni pour plusieurs ans et séparé du peuple de Dieu, lui qui est le Fils de Dieu même, sa première conversation en Nazareth à son retour d'Égypte avec la Vierge et saint Joseph, conversation de tant d'années, son premier séjour au désert, son premier miracle au monde, son premier oracle en la Judée lorsqu'il a commencé à enseigner les peuples.

XVI. J'adore son premier pas et son premier mouvement sur la terre, j'adore la première souffrance de sa vie, j'adore son premier pas allant à la Croix pour le salut du monde, j'adore sa première effusion de larmes en sa naissance, la première effusion de son sang étant circoncis et la première effusion de son cœur et de son Esprit devant Dieu, son Père. Cette effusion première de son Esprit a été à l'instant de l'Incarnation, lorsqu'il était en son premier séjour, c'est-à-dire en sa très sainte Mère. Il est en elle comme en un sanctuaire; là, comme en un saint oratoire, il traite avec Dieu son Père aussitôt qu'il commence à être, et c'est ce que je contemple et révère en ses paroles. J'adore donc sa première adoration, sa première oblation, sa première action de grâces, j'adore sa première pensée sur lui-même, sur Dieu son Père, sur sa très sainte Mère, sur les saints, sur les pécheurs et entre les pécheurs. J'adore sa première pensée sur moi, sur mes voies et sur mon salut. Et puisque, de la terre, il passe au ciel, je le suis et j'adore son premier séjour en

sa gloire, sa première manifestation dans le ciel à ses saints, son premier usage dans la vie divine.

XVI. Il me suffit de vous montrer au doigt ces prémices, de vous ouvrir l'esprit à en remarquer d'autres, de disposer vos cœurs à les goûter et savourer : ce sont des prémices plus agréables à Dieu que celles qu'on lui devait offrir en la loi selon l'avis du *Sage* (*Prov.*, III, 9); ce sont les fruits que je vous envoie en ce premier jour de l'an; ce sont les nouvelles que je veux mander en cette nouvelle année, en laquelle je vous prie m'obtenir nouvelles grâces, pour servir à Jésus, à sa très sainte Mère et selon eux à vos âmes. Que la puissance du Fils et de la Mère soit appliquée sur nous! Que cette sainte puissance nous sépare de la terre, nous attire à eux, nous désapproprie de nous, nous approprie à eux et que nos jours soient employés à adorer; à glorifier et annoncer : *De die in diem salutare ejus* (Ps., XCV, 2).

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les fruits du Congrès Eucharistique

Ce congrès de Lille fut vraiment bienfaisant pour les âmes. Sans doute, ce que cherchaient tous ceux qui ont si bien travaillé à son succès, ce fut la glorification de Notre-Seigneur en son Eucharistie. Il s'agissait de montrer que le Christ vrai Roi des sociétés, qu'on relègue en ses tabernacles et à qui l'on permet tout au plus des processions autour des colonnes de ses églises, peut, quand il lui plaît, sortir au grand jour, parcourir les rues des cités et recevoir les hommages de la foule. Ce résultat fut atteint magnifiquement à Lille. Toutes les notabilités catholiques, toutes les organisations d'apostolat, la Fédération Nationale Catholique, la Ligue Catholique des Femmes Françaises, la Ligue Patriotique des Françaises, les Scouts, les Noëlistes, les Prêtres Anciens Combattants et beaucoup d'autres, des travailleurs manuels, des professeurs, se pressaient à la suite du Maître. Les journaux ont décrit ces cérémonies, analysé les discours, nous n'avons pas à refaire leurs récits.

Mais le triomphe de l'Eucharistie, Mgr Gerlier le dit fort bien en son allocution de la grand'messe, c'est l'œuvre qu'elle accomplit dans les âmes pour les tirer du mal et les entraîner à de nouveaux progrès. Et n'est-ce pas la meilleure manière de travailler à la gloire de Dieu ? A ce compte, le congrès fut bien un triomphe de l'Eucharistie, car notre Eucharistie en ces jours multiplia son action sanctifiante.

Tous y trouvèrent profit pour leur vie spirituelle, mais les prêtres principalement, comme il convient. Quand saint Thomas compose l'office du Saint-Sacrement, il met pour commencer une antienne sur le Sacerdoce du Christ, *sacer-*

dos in aeternum, et nous reconnaissons là son habitude de remonter toujours à la cause. L'Eucharistie a sa source dans le sacerdoce. C'est pourquoi un congrès eucharistique doit s'occuper du sacerdoce. Très heureusement une séance sacerdotale avait été prévue. Dans la cathédrale un immense auditoire, composé uniquement de prêtres, était rassemblé. L'abbé Thellier de Poncheville, vêtu simplement du beau surplis blanc, y apparut comme le symbole du vrai prêtre. En un discours également tout simple, il parla à ses frères de leur messe et, pour ces prêtres, dont le labeur est souvent bien dur, qui peinent dans des conditions si ingrates, sa parole directe, pénétrante, fut singulièrement réconfortante.

Les organisateurs du congrès n'ont pas oublié la prédilection de Notre-Seigneur pour les enfants, aussi la journée du jeudi fut-elle la journée des enfants. Rien de gracieux comme ces petits et ces petites habillés de blanc en croisés de l'Eucharistie. Le Saint-Sacrement pénétra par la communion dans cette foule enfantine, un colloque intime s'engagea dans ces âmes simples et pures, un colloque avec leur Dieu. Ce fut alors autre chose qu'un spectacle charmant ; ces enfants renouvelèrent leur résolution de communier fréquemment. Écoliers pour la plupart, ils vont à la Table Sainte chaque jeudi, jour où la classe les laisse libre, pour eux c'est déjà une habitude bien établie et qu'ils gardent. Quel progrès sur le temps où « la Communion », faite avec le brassard ou le voile, était généralement la seule de toute la vie, avec en plus celle du lit de mort, quand ils avaient la faveur de recevoir les derniers sacrements ! L'ombre de Pie X planait sur ces têtes inclinées et radieuses, puisque c'est lui qui par un décret célèbre rendit la communion aux enfants. Pourquoi un autre souvenir ne fut-il pas évoqué, celui de la bienheureuse Imelda ? Il est vrai que cette dominicaine de dix ans, morte dans sa première action de grâces après la communion, n'est pas encore canonisée. Espérons que le jour de sa glorification viendra bientôt. Alors il ne sera plus permis d'ignorer que le Christ lui-même, en se donnant miraculeusement à cette enfant que son âge faisait écarter de la Sainte Table, avait, dès le XIV^e^ siècle, manifesté sa volonté d'être la nourriture de tous, même des petits que le mal n'a pas encore souillés.

L'Eucharistie est le sacrement de l'unité, pour parler

comme saint Augustin. Le congrès eut soin de rapprocher les diverses liturgies eucharistiques; dans chacune d'elles on retrouve les pratiques de l'ancienne Église. La messe de rite slave fut ainsi un enseignement. Conformément aux directions de Pie XI, les fidèles y furent invités à comprendre que l'Église catholique est aussi bien l'Église orientale que l'Église occidentale.

Cette unité de l'Église, réalisée par l'Eucharistie, apparut surtout lors de la messe solennelle célébrée le dimanche en plein air sur l'esplanade du congrès. Le cardinal-légat se tenait à l'autel, figurant devant nous le Souverain Pontife lui-même. A droite et à gauche, deux groupes nombreux de cardinaux, d'archevêques et d'évêques représentaient à la fois toutes les églises de France et celles des principales nations. On y voyait même le vénérabe évêque d'Angora, chassé de son siège par la persécution, puis des évêques missionnaires, des abbés bénédictins, cisterciens, d'autres de Prémontré, associant le clergé régulier à cette fonction solennelle. Tout à l'entour, lès prêtres, une multitude, en habit de chœur, complétaient le *presbyterium* comme dans les messes des premiers temps du christianisme, mais avec une amplitude et une magnificence rarement rencontrées. Enfin, en bas de l'autel monumental, se pressaient à perte de vue les fidèles par centaines de mille. Un même chant était sur toutes les lèvres, soutenu et réglé grâce aux progrès de la science moderne, une même prière dans tous les cœurs. Quand, après les paroles de la consécration, tous les regards de cette foule, toutes les pensées, toutes les affections des cœurs se réunirent sur la petite hostie que les mains du pontife élevaient longuement vers le ciel, les membres si nombreux de cette assemblée chrétienne vécurent en commun, dans une émotion intense, une minute sublime. C'était bien le Christ, chef de l'humanité, qui par son Eucharistie les prenait et les vivifiait tous, c'était bien l'incorporation de tous à son corps mystique immense qui se réalisait.

Et comme cette liturgie apparaissait sincère, spontanée, belle à voir, harmonieuse ! N'étaient-ils pas revenus ces temps du haut Moyen Age où les foules étaient captivées par l'office plus que par tout autre spectacle, avec ces messes qui duraient trois ou quatre heures et que les fidèles ne trouvaient jamais trop longues, parce qu'elles répondaient à leurs préoc-

cupations intimes et qu'ils y prenaient vraiment part? Au moins il est bon parfois de prier ainsi, il est bon parfois d'entendre ainsi la messe.

La procession du dimanche après-midi, cette procession solennelle qui termine tous les congrès eucharistiques, à Lille fut sans pareille. Ailleurs on put obtenir des mobilisations plus colossales; à Lille la procession se déroulait dans un pays de foi, et ce fut le caractère particulier en même temps que la beauté spéciale de cette manifestation. Toute l'après-midi que dura la cérémonie fut une prière ininterrompue, un acte de foi sans cesse renouvelé, une adoration continuelle. Pendant que le défilé des hommes se mettait en mouvement, ce qui par suite de l'importance des rassemblements demanda plus d'une heure, le Saint-Sacrement se trouvait exposé dans l'église de La Madeleine. Il y recevait l'hommage du clergé qui devait l'accompagner. Au moment où la marche triomphale de l'Hostie allait commencer, par une inspiration très heureuse de celui qui fut l'animateur du congrès, tous ces prêtres, qui emplissaient l'église, chantèrent d'une seule voix, mais combien puissante, le *Pater Noster*, comme ils le font chaque dimanche à leur grand'messe. Ah! cette prière sacerdotale, jaillie de tous ces cœurs et adressée au Prêtre suprême, leur chef à tous, comment dire tout ce qu'elle contenait? C'était la reconnaissance pour la grâce de leur ordination, la contrition aussi, puis les protestations de fidélité, l'appel angoissé peut-être, la joie certainement de tant de pasteurs que ces jours venaient de consoler et de préparer de nouveau pour les luttes du lendemain.

La lente théorie se déroula. Recueillie, faisant entendre les mêmes chants ou les mêmes invocations sur toute sa longueur, grâce aux hauts-parleurs placés d'un bout à l'autre du parcours, elle se glissa à travers une double haie de fidèles, au milieu de maisons toutes parées de fleurs et plus belles encore par la foule pieuse qui emplissait chaque fenêtre. Quand passait le groupe des mineurs en habit de travail, symbolisant tous les travailleurs chrétiens, ou celui des anciens combattants et mutilés de guerre, ou celui des religieux, autres victimes d'une autre guerre, cette fois dans leurs divers costumes réguliers, la foule, pourtant très silencieuse, ne pouvait contenir son émotion, et les applaudissements éclataient, répétés sur tout le parcours.

Nous n'avions là, d'ailleurs, que des signes extérieurs. Mais ceux auxquels il a été donné, pendant ces jours bénis, de recevoir les secrets des consciences au tribunal de la pénitence, savent que les retours aux sacrements ont été nombreux comme dans la mission la plus fructueuse. Beaucoup d'indifférents, qui jusque-là s'abstenaient, entraînés par le mouvement général, sentirent le regret d'une si longue défection et, de nouveau pardonnés, ils eurent le bonheur de retrouver, dans une communion pour eux inoubliable, la paix et la ferveur.

Aussi quand le Cardinal-légat, qui avait présidé toutes les cérémonies avec une dignité souriante et une profonde piété, arrivé à l'autel pour le salut de clôture, chanta lentement, en détachant les mots, l'oraison *Deus qui nobis sub sacramento mirabili*, jamais la vérité de cette formule de saint Thomas d'Aquin en son office n'avait paru avec plus d'éclat. Oui ! vraiment, c'est un « Sacrement admirable » notre Eucharistie, et nous savons gré au congrès de Lille de nous l'avoir si bien fait sentir !

R. Mulard, O. P.,
prieur de Lille.

Quelques orientations actuelles de l'apostolat populaire

C'est le sujet général d'étude qu'annonçait le 51e Congrès national de l'*Union des Œuvres ouvrières catholiques* (1). La *Vie Spirituelle* voulut savoir et fut représentée à toutes les séances de ce congrès. Il s'agissait en effet d'un des plus gros soucis actuels de la charité catholique.

La physionomie de ce congrès était fort sympathique. Plusieurs centaines de curés et quelques dirigeantes d'œuvres féminines, venus de tous les points de la France pour s'informer de ce qui se fait, de ce qui se projette, dans l'élite de ceux qui travaillent rudement à la moisson du Père, pour dire à l'occasion leur mot, au profit de tous, sur ce qui leur a réussi, et pouvoir ainsi, plus sûrs d'être bien à la page, munis de nouveaux trésors de renseignements pratiques et d'idées fécondes, s'en retourner vers l'ingrat et immense labeur avec une espérance plus ferme et un amour rajeuni. Une organisation d'une intelligence et d'une précision remarquables. Des rapports substantiels et pleins de détails savoureux. Des discussions copieuses, bien menées et d'un intérêt soutenu. Une atmosphère générale de cordialité, de bonhomie, de zèle intelligent et attentif, de robuste fraternité. Tout ce que, Dieu merci ! l'on pouvait bien prévoir. Mais qu'a-t-on dit ?

Des choses très réconfortantes. L'Église, décidément, est toujours bien vivante, dans l'adaptation perpétuelle de sa charité aux exigences des temps. Les circonstances, ces maîtres que Dieu nous donne, nous mènent à grands pas vers cette alternative : élargir, ouvrir généreusement à tous les

(1) Congrès tenu à Paris, du 29 juin au 3 juillet, à l'Institut Catholique, sous la présidence de S. Ém. le cardinal Verdier et de Mgr Crépin, président de l'*Union*.

appels, à tous les besoins, nos esprits et nos cœurs, rafraîchir dans le contact avec la réalité humaine notre religion personnelle, ou disparaître. Or nous ne disparaîtrons pas.

La première journée du Congrès était consacrée aux œuvres de jeunesse. M. le chanoine Duroy de Bruignac, curé-doyen de Notre-Dame de Versailles, secrétaire général du Congrès, trace, en guise de préface aux travaux de ces trois jours, un historique de l'*Union des Œuvres*, mettant en valeur le bel effort d'adaptation constamment soutenu, et nous plaçant en face d'un présent qu'il déclare magnifique. C'est, nous dit M. l'abbé Courtois, secrétaire de l'*Union*, dans son beau rapport sur les orientations actuelles des œuvres de jeunesse, que nous sommes à un tournant de l'histoire. Les œuvres, depuis soixante ans, se sont multipliées, et jusqu'à l'excès. Mais tandis que leur penchant premier semblait souvent les incliner vers un isolement ombrageux et quelque peu égoïste, les voici maintenant animées d'une charité plus large et plus avide de réalisation. D'où une double tendance : vers des spécialisations bien déterminées ; vers de grands mouvements généraux. Se spécialiser (J.O.C., J.A.C., J.M.C., J.E.C., etc.) pour faire du bon travail; adhérer à des fédérations nationales pour se donner de l'horizon, du réconfort, une entr'aide vaste, intelligente et pleine de profits. L'esprit de clocher, l'attitude de vaincus des débuts, fait place, Dieu merci, à quelque chose d'une bien autre allure : *esprit de collaboration, esprit de conquête*. Et c'est merveille de voir avec quelle ingéniosité, quelle sagesse, on s'applique à sauvegarder et à cultiver, dans les paroisses modèles, l'autonomie de chaque œuvre, de chaque groupement et de la paroisse elle-même, en même temps que l'esprit de fraternelle collaboration et l'unité organique de l'ensemble; la culture chrétienne personnelle et le désir de pénétrer partout et de conquérir.

Tout le monde est d'accord pour maintenir énergiquement le *patronage*, l'institution du moins, sinon le mot. Mais le fait que l'on n'a plus d'attache à ce nom manifeste assez que l'esprit qui l'avait fait choisir a sensiblement évolué. Le patronage n'est même plus considéré uniquement comme une pépinière indispensable pour la plupart des œuvres, mais encore (je n'ose pas dire, et peut-être ai-je tort : mais surtout) comme un centre de coordination de toutes les

œuvres, permettant de fédérer tout ce qui existe en dehors de lui. Car il y a des œuvres et des gens en dehors du patronage; cela est admis; on ne les anathématise pas; on sollicite, et dans le patronage même, leur collaboration à la grande œuvre commune. M. l'abbé Courtois nous avait bien prévenus que nous étions à un grand tournant de l'histoire.

Il nous fut parlé, en termes excellents, du scoutisme, de l'A.C.J.F., de la J.O.C., des patronages féminins avec tout ce qu'ils comportent maintenant. Et, toujours, revenait la même note joyeuse et un peu étonnée : nous nous sommes adaptés, nous avons évolué, de l'esprit de pure préservation et de culture en vase clos, vers un esprit de franc réalisme et de conquête.

Ce qui est vrai des œuvres de jeunesse l'est aussi, et plus encore peut-être, des œuvres sociales proprement dites. C'est l'impression très nette que laissait la deuxième journée du Congrès. M. Maurice Eblé, secrétaire général de l'*Union des Secrétariats sociaux*, dans un rapport remarquable sur *les orientations actuelles de l'action sociale*, pose, dès l'abord, en fait, que l'action sociale est conquérante *de soi* et ne peut pas ne pas l'être. La question est d'atteindre le plus largement possible les gens à conquérir et de former les conquérants. Pour pénétrer dans la masse, il n'y a qu'un moyen vraiment efficace : le service rendu. Il s'agit donc partout de prendre conscience des besoins locaux pour *multiplier les contacts* et, d'autre part, d'obtenir entre les différentes œuvres une *action concertée*. Il faudrait qu'on vît des catholiques partout où il y a du bien à faire, que partout ils sachent vivre leur foi et donner des preuves palpables de sa bienfaisance, ne comptant guère, pour conquérir, que sur cette prédication indirecte, sans recourir jamais à aucun moyen de pression. Partout, y compris dans les organismes d'État. La société civile dédaigne de moins en moins le concours des catholiques. Elle le recherche même, car elle a tout à gagner à ce que les œuvres sociales soient confiées à ceux qui ont encore le respect de la famille, de la propriété, de l'autorité légitime. Mais encore faut-il y entrer comme catholique, c'est-à-dire, pratiquement, comme représentant qualifié d'un groupement ou d'une œuvre catholique. Ainsi toujours, avec l'esprit de conquête, l'esprit de collaboration, le sens de l'œuvre commune et de ses conditions.

De merveilleux exemples illustraient cette doctrine. Nous ne pouvons songer ni à les citer tous, ni à en détailler aucun. Mentionnons au moins, pour les Parisiens, celui de la paroisse de Sainte-Marie-des-Fontenelles, à Nanterre, roman invraisemblable — et pourtant vrai — tout crépitant d'esprit français et d'insatiable charité.

La dernière journée était consacrée à l'éducation familiale. Il faut assurer l'avenir, préparer les jeunes à la vie réelle, éviter que la famille et les œuvres ne se nuisent, obtenir qu'elles se rendent de mutuels services. Le R. P. Dassonville essaya de fixer les idées sur ces points. M. l'abbé Viollet nous dit d'excellentes choses pratiques et recommanda chaudement ses revues. De longues discussions suivirent. De tout cela, cependant, ne se dégageaient guère d'idées générales bien nettes. Peut-être eût-on gagné à sortir davantage des aphorismes et des affirmations banales, pour établir d'abord une doctrine claire et solidement appuyée de la famille dans ses rapports avec l'individu et l'Église.

De même eussions-nous souhaité, pour fixer le centre vital, au milieu des sollicitations gravement dispersantes dont la vie du prêtre est de nos jours plus que menacée par tout, que l'on campât, d'une manière plus ferme et plus nette, un rappel de la théologie du sacerdoce chrétien et de son rôle providentiel. Prêtres et laïques en auraient profité et aussi leurs œuvres, dont le plein rendement dépend d'autre chose que de recettes pratiques. On est toutefois bien d'accord, en principe, que ni la vie de famille ni le sacerdoce ne doivent être entamés par les œuvres, mais bien plutôt l'un et l'autre y trouver aliment et surabondance de vie. Ce qui, en fait, est possible, moyennant une forte et lucide prudence et une charité plus parfaite encore. A condition aussi que l'on trouve, pour chaque œuvre, des dirigeants compétents et dévoués, qui en assurent effectivement la vie normale et le progrès. Mais, dans l'intervalle qui sépare le possible du réel, il importe toujours gravement au prêtre de sauvegarder « sa spécialité » avec tout le soin qu'elle mérite sous peine — au simple point de vue du rendement — de ne faire que du mauvais travail et de gâcher celui des autres. Or cette « spécialité » du prêtre, quelle est-elle ? Non pas certes uniquement la sacristie, où d'aucuns voudraient le confiner. Elle consiste, comme l'Évangile le dit du Christ son maître

à « passer ici-bas en faisant le bien » ; en le faisant, bien entendu, à l'exemple et dans l'esprit de Celui dont il a mission de prolonger l'influence : délicatement soumis à la Sagesse du Père et baigné dans les sereines splendeurs de sa Charité. Ceci n'est pas vaine littérature, et eût mérité, au moins pour les novices, d'être nettement établi. Le souci trop obsédant, trop peu dominé, d'agir, a manifestement pris une place abusive dans l'esprit de bien des prêtres zélés, dont l'œuvre s'est trouvée par là compromise. Se donner beaucoup de peine n'est pas le principal, ni même faire beaucoup de bien et se rendre populaire. Ce qui importe, c'est ne jamais manquer de donner aux hommes ce qu'ils doivent tout particulièrement attendre de l'homme de Dieu : la paix, la douceur, la bonté, la sagesse de Jésus, et en même temps plus encore : Jésus lui-même. Si l'accessoire, même de soi très méritoire et bienfaisant, s'en vient à nuire au principal... Mais revenons au Congrès, et que l'on m'excuse.

Il se termina de la manière la plus heureuse. Après un repas en commun au restaurant coopératif des Syndicats chrétiens, et un toast émouvant de M. Zirnheld, les congressistes rejoignirent la foule de ceux qui n'avaient pu venir qu'à la séance de clôture, dans la salle Pleyel. Cette grande salle était entièrement remplie. M. Philippe de las Cases, en un discours fort applaudi, salua l'esprit réaliste et réalisateur des apôtres modernes qui, pour ne pas se contenter de faire le bien, mais le faire en grand, étaient à la recherche d'une bonne « technique de la fraternité ». « Descendons de l'Empyrée du rêve et, d'une main vaillante, bâtissons les palais mille fois plus beaux de la réalité. »

Puis trois films sonores nous furent présentés par M. le chanoine Reymond, l'actif directeur du Comité catholique du Cinéma. Ce fut une esquisse du rôle éducateur que peut ambitionner le cinéma populaire. Film sur la production de l'acier, type de ce que l'on peut faire pour former le sens social par le spectacle de ce que coûte d'efforts chaque chose, et donner un goût intelligent de notre vie moderne dans sa complexité active. Un film simplement amusant. Et enfin un grand film allemand, non sans défaut au point de vue de l'art cinématographique, mais plein de précieuses qualités et ne nous présentant que des personnages et des mœurs extrêmement sympathiques. Le charme de ces naïves rusticités, joint à celui de la voix splendide du grand ténor allemand

Richard Tauber, pénètre irrésistiblement et adoucit les âmes. Et voici notre charité non seulement sortie de la sacristie, de la paroisse, du diocèse, et se mêlant à tout ce qui vit en France, mais portée chez les ennemis d'hier et, disait-on, de toujours, pour s'y trouver encore chez elle et s'y complaire délicieusement. Tout le monde apparemment s'est laissé faire. Dieu soit loué ! Et loués aussi les modestes et admirables organisateurs de ce congrès si réconfortant et si plein de promesses.

Congrès de l'A. C. J. F. à Lourdes

Nous n'avons pas caché notre joie au spectacle des orientations nouvelles de l'apostolat populaire vers une charité plus large, abandonnant les méthodes de défensive apeurée, d'anathématisation et de polémique, pour aller avec allégresse et bonté vers la rayonnante conquête. Nous n'avons pas caché non plus que notre joie eût été bien plus parfaite encore, si nous avions pu discerner davantage, dans l'élite actuelle, si admirable de zèle et de dévouement, des apôtres du peuple, un souci résolument accusé de vie intérieure plus vraie et plus intense.

Mais ce souci existe. Nous le trouvons longuement et magnifiquement exprimé dans le récent congrès de l'A.C.J.F. à Lourdes, le plus beau, le plus émouvant, au dire des anciens (Mgr Gerlier en tête), de ceux que la Jeunesse catholique a tenus jusqu'ici. « Un observateur superficiel, écrit Mgr Gerlier, se serait étonné peut-être du sujet dont l'étude a rempli ces assises nationales [*la Vie chrétienne*]. Le grand objectif actuel n'est-il pas la conquête de la masse paganisée ? N'est-ce pas pour l'atteindre que l'Association s'est engagée, avec une belle hardiesse qui finira bien par entraîner tous les suffrages, dans cette voie de la spécialisation, dont l'opportunité s'affirme chaque jour davantage ? [apostolat du même par le même]. N'est-ce pas, dès lors, sur l'action extérieure et ses méthodes nouvelles qu'il convient de fixer l'attention

de la génération qui monte? Sans doute, mais c'est précisément parce qu'il s'agit aujourd'hui d'élargir et d'intensifier l'effort conquérant que, fidèle à sa tradition invariable, l'Association rappelle avec plus d'insistance à ses membres à quelle source ils doivent alimenter leur apostolat, et qu'*il risquerait d'être une agitation stérile et sans lendemain, s'il n'était d'abord et essentiellement le fruit d'une vie intérieure profonde.* »

D'ailleurs lisez les Vœux du Congrès (1). Voici parmi les considérants :

Que toute action qui n'est pas fortifiée et dirigée par la vie en union avec Dieu et par Lui avec tous les hommes dans cette unité que réalise la Communion des Saints, n'est qu'agitation vaine et travail stérile.

Que la volonté de ramener à Dieu toutes les masses que constituent nos différents milieux sociaux par l'application des méthodes des mouvements spécialisés ne sera efficace que si cet apostolat est entrepris par des militants profondément pénétrés du besoin de la vie continuelle de la grâce en eux...

Et lisez aussi les conclusions pratiques :

A. — *Le groupe.* But : Faire de ses membres des chrétiens qui vivent en union intime avec Dieu.....

B. — *Le militant.* But à atteindre : Vivre de la vie de la grâce, porter Dieu dans son cœur.....

Il faut se procurer la brochure du Congrès. Elle aussi marque bien le grand tournant de l'histoire dont nous parlait, au Congrès de l'Union des Œuvres, M. l'abbé Courtois. Nous eussions souhaité — car nous ne sommes jamais contents — que les moyens recommandés pour défendre et cultiver la vie de la grâce fussent un peu moins exclusivement inspirés d'une spiritualité qui n'est pas la seule et qui ne convient pas nécessairement à tout jeune catholique; que, par exemple, ne fût-ce qu'en souvenir du lieu où se tint le congrès, on fît une allusion à la dévotion du Rosaire, si obstinément recommandée d'autre part par le grand pape des ouvriers. Souhaitons aussi que, dans la prochaine édition de la brochure que nous recommandons, l'on corrige une fâcheuse

(1) *Congrès de l'A.C.J.F. Lourdes 1931. La Vie Chrétienne.* 1 vol., 117 p., à la Librairie de la Jeunesse catholique, 14, rue d'Assas, Paris.

faute d'impression qui nous offre, dans la longue liste des livres à conseiller, cette curieuse combinaison :

R. P. Lagrange. — *L'Évangile de Jésus-Christ. L'Imitation de Jésus-Christ.* Traduction Lamenais *(sic)*, 4 francs.

Et aussi que l'on trouve, pour présenter l'autre livre d'un auteur dominicain (il n'y en a que deux) cité dans la liste : *Notre Christ*, du R. P. Lemonnyer, une formule moins cabalistique que : « Pages d'Évangile adaptées ». Car — que l'on me permette, au moins à titre d'ancien président et d'actuel aumônier de groupe, cette opinion — le gros livre du P. Lagrange et le petit livre du P. Lemonnyer sont excellemment de ceux qui peuvent rendre les services les plus continus et les plus précieux, aux groupes comme aux militants, précisément en vue du but spécial visé par le congrès.

Ceci, dit fraternellement, ne trouble nullement nos joyeuses espérances devant ces orientations bien nettes vers un christianisme vrai et total. Célébrons d'avance le temps où l'insupportable « bon jeune homme », l'insipide « bien pensant » d'autrefois, auront définitivement fait place au chrétien authentique, le temps où l'on osera, selon la tradition glorieuse, ne plus prêcher que Jésus, et Jésus crucifié. Il n'est rien — ne le sait-on pas assez ? — qui touche aussi sûrement le cœur du peuple.

fr. Bertrand Mouthiez, O. P.

A propos des Premières Communions

(*Suite*)

A TRAVERS LE COURRIER

Il nous est bien pénible de ne pouvoir, faute de place, livrer à nos lecteurs toutes les richesses de l'abondante correspondance que nous a value notre enquête. Il nous a même été impossible de répondre à la plupart des lettres, pourtant pleines d'intérêt, qui nous ont été adressées. Que l'on veuille bien nous excuser, et se consoler en songeant que cet encombrement témoigne à quel point la question est actuelle et sa solution ardemment désirée partout.

Avant de donner en traits généraux les résultats de l'enquête, nous croyons utile de publier, à titre documentaire, au moins deux de ces lettres, choisies d'ailleurs un peu arbitrairement parmi bien d'autres qui n'ont pas moindre importance. Le témoignage de ces curés expérimentés est fort impressionnant.

Voici d'abord la réponse d'un curé-doyen de l'Est, fidèle abonné de *La Vie Spirituelle* (C'est nous qui soulignons certains passages) :

« Je ne puis m'empêcher de vous envoyer mon adhésion pleine et entière pour vos articles sur l'éducation religieuse des enfants... Chaque mot évoquait une de mes thèses favorites pour lesquelles j'ai rompu bien des lances.

« Pendant mes *43 ans de ministère*, une chose m'a frappé dès le début et me frappe toujours davantage : c'est *la stérilité de nos anciennes méthodes*. Formation sinon nulle, du moins manquée par suite de la privation de communion jus-

qu'à 11 ou 12 ans; catéchisme soigné assurément, mais au lieu de préparer à la vie chrétienne, on le disait préparatoire à la première communion, ce qui impliquait, dans l'esprit des enfants, que, la première communion faite, il ne servait plus à rien. Et cette première communion même? Assurément ce fut une belle pensée, au début, que de l'entourer d'un éclat capable de frapper les sens et l'esprit des enfants et de leur laisser un salutaire souvenir. Mais, dans les paroisses où la foi n'était plus assez solidement ancrée, l'accessoire, je veux dire l'extérieur, devint le principal; la communion devint un simple détail de la cérémonie, et comme elle était liée à cette dernière, et que celle-ci n'avait lieu qu'une fois dans la vie, il en fut de même de la communion, et *ce qui devait être une initiation à une vie chrétienne plus intense devint, par un étrange abus, la fin de toute pratique religieuse.* Combien de fois a saigné le cœur des pauvres curés, au soir de ces solennités, en voyant ces enfants, qui venaient de jurer fidélité à Jésus, se disperser pour toujours et s'en aller sombrer dans le gouffre de l'indifférence! *Ce sont ces communions solennelles qui, pour une bonne part, ont perdu ma paroisse.*

« « Quam singulariste » avant la lettre, avec quel bonheur j'applaudis au décret de Pie X! Si seulement il avait été suivi partout! Mais, avouons-le, en beaucoup de cas il fut, sinon éludé, au moins suivi incomplètement, comme à regret, en s'accrochant désespérément à ce régime désormais condamné, et *ces hésitations des uns mirent les autres à la gêne et paralysèrent la réforme.*

« Vous plaira-t-il que je vous dise ma pratique à ce sujet? Communion le plus tôt possible après l'entrée au catéchisme. Toutefois, me défiant des désertions possibles par la faute des parents, j'exige auparavant un petit catéchisme, bagage des vérités essentielles, qui pourra servir de minimum suffisant pour plus tard.

« J'admets donc l'enfant à « commencer à communier », mais j'évite soigneusement ces termes de « communion privée » et de « communion solennelle », qui sont autant de barbarismes propres à fausser les esprits. *Ce n'est qu'après deux ans de communions très régulières et au moins mensuelles — car je pousse à la communion plus fréquente — que j'admets à la fête finale.* Je me rappelle trop bien le mot d'une mère, citée par un de nos anciens archevêques : « Je

« veux qu'à 13 ans mon enfant soit tellement habitué à la « communion qu'il ne puisse plus s'en passer. » C'est aussi mon rêve.

« Quant à la fête finale, *que nos statuts diocésains appellent « fête de la Profession chrétienne* », bien que conditionnée par l'examen qui termine les trois années obligatoires de catéchisme, elle en est complètement différente. Elle comprend la communion, que nos gens s'obstinent à nommer solennelle : *or une communion ne peut être ni le couronnement ni la récompense du catéchisme.* Celle-ci, chez moi, consiste en *un diplôme.*

« Et voilà pourquoi je tâche de donner un éclat tout particulier *à la profession de foi faite par les enfants à la grand'messe,* — et non devant le public réduit de l'office du soir. La retraite préparatoire, le sermon du jour, tout y converge. Avant le *Credo,* les enfants, à genoux dans le chœur, récitent ensemble le Symbole des Apôtres, suivi d'une profession de foi plus explicite sur les principaux points de la doctrine chrétienne, puis, debout, la main levée, ils terminent par le serment bien connu : « Ainsi je crois, je promets et je jure. « Que Dieu me soit en aide et les saints Évangiles. » Puis, individuellement, la main sur l'Évangile, ils renouvellent les engagements de leur baptême : « Je renonce à Satan, etc... »

« Je suis si peu mécontent de cette manière de faire que je n'ai nulle envie d'y rien changer.

« Et quant à ma méthode d'éducation eucharistique, malgré l'attachement endiablé de mes paroissiens à la routine, elle m'a donné des *résultats largement satisfaisants* parmi l'enfance et les œuvres de jeunesse.

« J'ai pensé que peut-être ces détails vous intéresseraient.

« Ma réponse sera donc très nette à vos cinq questions :

« **Questions 1, 2, 3.** — Supprimer sans ménagement les termes de *communion privée, communion solennelle* et surtout *première communion.*

« Ne jamais donner le catéchisme comme préparatoire à une communion quelle qu'elle soit.

« **4.** — Je vote pour le titre de *profession chrétienne,* et je vote pour que cette profession de foi revête un caractère de solennité toute spéciale qui en fasse le clou de la fête.

« **5.** — L'idée est excellente. Pour mon compte je fais de cette éducation chrétienne le but et le programme de mes œuvres de jeunesse. »

Et voici maintenant la longue réponse qu'a pris la peine de nous faire M. l'abbé Monin, curé de Jouarre (S.-et-M.), auteur déjà d'un remarquable article sur les communions générales d'enfants (le seul que je connaisse sur cette importante question) (1), et qui mène son importante paroisse avec une rare intelligence et un esprit de foi très éveillé :

Réponse à l'enquête de *La Vie Spirituelle* du 1er juin 1931 sur les Premières Communions.

Ire QUESTION

Il faut faire disparaître l'expression et l'institution de « *Première Communion privée* », « *Communion privée* », erreur du point de vue de la foi comme du point de vue de la discipline.

Du point de vue de la foi, la première réception de l'Eucharistie par un petit enfant est un événement qui mérite fête.

Du point de vue de la discipline, la pensée de Pie X et du cardinal Gennari est connue avec certitude : il faut, autant que possible, solenniser la première communion; et il n'y a qu'une première communion, c'est la première.

IIe et IIIe QUESTIONS

Il faut faire disparaître les expressions « *Première Communion* », « *Première Communion solennelle* », « *Communion solennelle* », pour désigner la cérémonie de fin d'études catéchistiques.

1° Cette « communion », à onze ou douze ans, ne doit pas s'appeler « première ». Elle n'est la première que pour ceux qui se sont obstinés à désobéir au décret *Quam singulari*. Ces désobéissants ne doivent pas trouver, dans nos usages ecclésiastiques, un encouragement à leur désobéissance.

2° Cette « Communion », à onze ou douze ans, ne doit pas s'appeler « solennelle » :

(1) *Hostia*, novembre et décembre 1927.

a) Cette épithète, par contraste, justifierait l'usage fâcheux de la « première communion *privée* » ;

b) Cette épithète et ce singulier laisseraient croire que nous ignorons les nombreuses communions solennelles précédées de retraite, auxquelles les enfants ont dû, depuis l'âge de sept ans, participer une ou plusieurs fois par an (Ordre formel du décret *Q. S.*, décision V°).

IV^e^ QUESTION

« Profession de foi » ?... ou « Rénovation » ?...

Malgré l'intérêt des dissertations parues sur cette controverse, je trouve qu'on se donne bien du mal pour peu de chose. Le jugement n'est-il pas, ici, influencé par une coutume que nous savons pourtant condamnée, par nos anciennes « premières communions jansénistes, à âge tardif et fixe » ? Et nous croyons toute la religion perdue si nous ne conservons pas, — comme pour rappeler aux enfants qu'il est temps de partir et qu'ils sont désormais « débarrassés », — cette cérémonie unique, inoubliable, dont le sens païen, par une poussée populaire plus forte que notre éloquence, a presque complètement submergé son sens chrétien.

Ne nous affolons pas ! Tout simplement, obéissons ! Faisons table rase de tout préjugé gallican; mettons-nous bien en face, comme si nous ne savions rien d'autre, du décret *Quam singulari*, et laissons nos yeux neufs s'émerveiller devant le magnifique ordre ancien restauré par Pie X.

Voici ce que nous verrons :

Les petits enfants sont repérés, cultivés, choyés, dès six ou sept ans. (A chacun de trouver les moyens appropriés aux circonstances.)

On fait naître en ces petits enfants, avec ou sans la collaboration des parents, le désir de la communion, *désir surnaturel de la « communion-nourriture »*, et non désir païen de la « communion-fête mondaine ».

Au fur et à mesure que ces petits enfants désirent communier, on leur accorde la première communion. On intéresse à cette première communion tous ceux qui peuvent s'y intéresser surnaturellement : parents (rarement, hélas !), camarades communiants déjà, catéchistes, personnes pieuses... Cette première communion peut être belle sans dégénérer en exhibition païenne.

Point de date fixe pour ces premières communions. La

date dépend de l'état des âmes. Les âmes sont appelées, soit isolément, soit par petits paquets, au fur et à mesure qu'elles sont prêtes. Peut-on obliger un jardinier à faire fleurir toutes ses fleurs le même jour ?

Nous avons ainsi, tout le long de l'année, une suite variable de premières communions. Il ne sera pas toujours possible de leur donner à toutes une très grande solennité. Mais, n'y eût-il qu'un enfant pour telle de ces fêtes, cet enfant ne sera jamais seul à la table sainte, et ceux qui l'accompagneront sauront bien s'ingénier pour que ce jour marque dans son existence.

A ces premières communions plus ou moins solennisées, nous ne verrons peut-être pas les parents, ni les parrains et marraines à cadeaux, ni les oncles et tantes qui n'entrent à l'église qu'aux jours de mariage et d'enterrement, et qui trouveront ces premières communions trop « moches » par rapport aux anciennes. Résignons-nous ! Ne nous attardons pas avec ceux qui sont devenus incapables de comprendre.

Le nombre des petits communiants grossit peu à peu, et va bientôt former un groupe plus ou moins important d'enfants de tout âge, depuis six ou sept ans jusqu'à onze ou douze ans.

Il est entendu que dans le cœur de chaque enfant admis à la première communion on a fait naître, en même temps que le désir de la communion, le désir de la communion fréquente. Précocité et fréquence vont de pair. La précocité est imposée. La fréquence est vivement recommandée. Je sais les difficultés : inertie ou opposition des parents, préjugés, éloignement... Faisons de notre mieux ! Mais sous aucun prétexte ne perdons de vue les principes : *Précocité, Fréquence.*

A cause des difficultés opposées par le milieu, nous aurons, dans ce groupe d'enfants, des régimes de communions variés. Peut-être aurons-nous le bonheur d'avoir quelques communions quotidiennes. Il me paraît bien improbable que nous n'obtenions au moins quelques communions hebdomadaires. Les plus réfractaires, ou les moins favorisés, communieront deux fois, une fois par mois... Malgré cette diversité, — garantie de spontanéité, — et malgré aussi la diversité des tempéraments, un sentiment unanime rendra notre petit groupe *homogène* : tous ces enfants sont disposés, pour peu qu'on les y engage, à faire plaisir à Jésus-Eucharistie; nous en sommes sûrs, puisque aucune tradition ne nous a obligés à admettre un enfant indigne ou douteux.

Notre petit groupe accueillera donc avec joie la nouvelle d'une belle manifestation collective d'amour à Notre-Seigneur; une « *Communion Générale d'Enfants* », telle que chaque curé a le devoir d'en organiser une ou plusieurs par an (Décret *Q. S.*, décision V°).

Cette belle fête sera précédée d'une *retraite* (Décret *Q. S.*, décision V°). Mais à cause des difficultés probables avec l'école, on pourra ne pas donner à cette retraite la forme traditionnelle, nullement nécessaire, d'ailleurs.

Autrefois, on avait affaire à des enfants de onze ou douze ans, dont plusieurs n'avaient que le mérite d'avoir été « reçus à l'examen », mais n'avaient aucune habitude de piété. Il fallait les accepter quand même, de peur de complications formidables avec la famille. De ces jeunes sceptiques, il fallait, en trois jours de réglementation sévère et d'instructions pathétiques, faire des saints momentanés. Travail difficile !... qui souvent laissait le pasteur bien soucieux !...

C'est tout à fait changé aujourd'hui ! Nous avons affaire à des petits enfants familiarisés avec Jésus, habitués à l'examen de conscience et à la communion, connaissant par pratique plus encore que par théorie l'état de grâce et l'intention droite. Il ne s'agit plus de convertir, mais simplement de souffler un peu sur les cendres pour retrouver du feu. Et cela peut se faire en quelques courtes réunions le soir après l'école; cela peut même se répartir sur plusieurs jeudis consécutifs. Grande souplesse.

Ces fêtes de « Communions Générales d'Enfants » sont, et doivent être, *très solennelles*. Seuls les préjugés gallicans peuvent nous empêcher de comprendre ainsi le texte, pourtant si clair, de la décision V° du Décret. Toutes les personnes pieuses communieront avec les enfants. Nous profiterons du changement apporté aux habitudes traditionnelles pour évincer une fois pour toutes les complications financières, la vanité et l'amour du luxe, qui, avec la complicité des commerçants, ont fait du concept « Première Communion » un agrégat de préoccupations mondaines, souvent exclusif de toute vraie pensée religieuse. Et une fois cet ennemi expulsé, nous veillerons soigneusement à ne plus lui entrebâiller la porte.

(*A suivre.*)

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Le Bienheureux Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus. *Notes spirituelles et pages choisies*, recueillies et annotées par les PP. Monier-Vinard et Condamin. — Collection « Maîtres Spirituels » (Revue d'Ascétique et de Mystique). Paris, Éditions Spes, 1929; in-16, 315 pp., 15 fr.

Ce volume contient : 1°) les notes spirituelles du P. de la Colombière (notes du Troisième An (1674) et de la retraite de Londres (1677); 2°) des extraits de sa correspondance (direction des âmes et travaux apostoliques); 3°) des extraits de ses « *Réflexions chrétiennes* » et de ses sermons. Il a toutes les qualités d'une édition scientifique, avec des introductions précises et une table analytique complète; peut-être parfois les fragments de la correspondance sont-ils coupés bien menu.

Ces pages mettent bien en relief l'extrême énergie du Bienheureux, son zèle pour l'obéissance, sa confiance en Dieu, sa docilité à la grâce, sa finesse, son attachement à la spiritualité de la Compagnie (n° 1), et le profond sentiment qu'il avait de la liberté d'âme utile dans l'oraison (n° 132 et p. 200).

Le Bienheureux L.-M. de Montfort. *L'amour de la Sagesse Éternelle*. Édition « Type » entièrement conforme au manuscrit. — Pont-Château (Loire-Inférieure), Librairie Mariale, 1929; in-16, IV-470 pp., 15 fr.

Ce traité est moins connu que *La Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, et M. Pourrat n'en parle même pas dans les

pages qu'il consacre au Bienheureux (*La Spiritualité Chrétienne*, IV, 2e partie, pp. 397-400). Les éditions antérieures, assez rares, se bornant à copier servilement la première en date (1856 [et non 1876], chez Gaume Frères), altéraient souvent le texte original.

La nouvelle édition, entièrement conforme au manuscrit (sauf pour l'orthographe), sera donc bien accueillie. — L'éditeur fait remarquer que parmi les œuvres du Bienheureux « *L'Amour de la Sagesse Éternelle* est un livre capital. C'est lui et lui seul qui nous livre dans son ensemble la spiritualité montfortaise, et qui peut même nous donner une idée plus exacte et plus compréhensive de la Vraie dévotion à Marie » (p. 11). Son dernier chapitre, en effet, est consacré à enseigner cette dévotion « comme le plus grand des moyens et le plus merveilleux de tous les secrets pour acquérir et conserver la divine Sagesse » (p. 279). *La Vraie Dévotion* n'est que le « magnifique commentaire » et « l'indispensable complément » de ce chapitre.

L'éditeur a fait précéder le traité d'une introduction intéressante mais un peu longue et un peu matérielle sur l'idée de sagesse dans la spiritualité chrétienne (pp. 1-85); il éclaire le texte par des divisions analytiques et de nombreuses notes. A la fin du volume se trouvent divers appendices, en particulier les *Grandes Maximes* et l'*Office de la Sagesse Éternelle* (presque entièrement conforme à celui d'Henri Suso) donnés par le Bienheureux aux Filles de la Sagesse.

Le Vénérable Antoine Chevrier. *Sujets d'oraison tirés de l'Évangile*, publiés par le chanoine Chambost. — Lyon et Paris, Vitte, 1930; 2 vol. in-18 raisin de xxvi-404 et 440 pp., 22 fr.

M. le Chanoine Ch. a tiré des écrits du fondateur de la Providence du Prado une suite de sujets d'oraison pour tous les jours de l'année. Le Vénérable A. C. tenait fortement à l'oraison « pour soi et pour les autres ». Il voulait la mettre à la portée des plus ignorants. Aussi en avait-il fixé avec soin la méthode, les sujets et le plan. Le grand sujet, c'est Jésus-Christ dans l'Évangile. La méthode, très simple, comporte : étude de Jésus-Christ, réflexion, affections, résolutions. Le

plan suit le cours de l'année liturgique. Le commentaire du texte évangélique, net et pratique, a souvent en sa concision une force singulière : on le sent jaillir d'une conviction profonde et vécue.

La gerbe de Mistral à l'autel de Marie. Poèmes et cantiques oubliés, commentés et présentés par le R.P. David. — Paris, Bloud et Gay, 1930; in-16, 109 pp.

La plus importante des pièces de ce volume est la grande ode *A l'Immaculée-Conception*, qui fait partie du recueil *Les Olivades*; les plus intéressantes peut-être sont des cantiques à diverses Madones provençales, cantiques populaires parus pour la plupart dans la première édition des *Iles d'Or* (1876) et qui ne se retrouvent plus dans les éditions actuelles. Ces cantiques, fort simples et d'une langue très harmonieuse, manifestent la foi profonde et la piété naïve de Mistral. Une agréable et savoureuse introduction montre la place que tint la Sainte Vierge dans la vie et les œuvres du poète.

II. — Auteurs actuels

Ouvrages d'ensemble

Chanoine F. C. *Emmanuel! ou Dieu avec Nous. Aperçus sur la Vie Intérieure Surnaturelle.* — Lyon, Librairie Saint-Jean, 1931; in-16, 125 pp., 3 fr.

« Si beaucoup de chrétiens, dit justement M. le Chanoine F. C., connaissent un peu ou très bien la morale du Sauveur, en est-il beaucoup qui connaissent le mystère de la Sainte Trinité, l'ensemble de la doctrine sur l'Incarnation, la Rédemption, le Saint-Esprit et son action sur les âmes, la vie surnaturelle et la grâce » (p. 10). Il s'efforce donc de présenter ces grands dogmes « sous une forme accessible à tous ».

En cette œuvre difficile, il fait preuve de remarquables qualités : sens nuancé de la Sainte Écriture, science théologique, habileté à résumer et à exprimer la doctrine avec précision, clarté et vie. Aussi la première partie du livre (Sainte

Trinité, Incarnation, Rédemption) est-elle excellente. Signalons seulement une formule équivoque sur la communication à l'*humanité* du Christ de toutes les perfections divines (p. 29).

La seconde partie (Notre vie surnaturelle) est moins réussie et demeure assez confuse. Il aurait fallu un effort de plus pour la simplifier, l'organiser, en unifier les enseignements. La typographie des divisions marque elle-même cet inachèvement (pp. 81 et 105; pp. 82 et 96). Nous souhaitons vivement que dans une nouvelle édition l'auteur fasse cet effort. Nous aimerions qu'il adoucît alors un peu ses affirmations sur l'action spéciale du Saint-Esprit dans les âmes (pp. 73 et 74), et qu'il signalât les béatitudes à côté des fruits du Saint-Esprit (p. 109).

F. Neyen, S. C. J. *Notre vie spirituelle. Essai d'analyse et principes de direction.* — Paris, Téqui, 1931 ; in-12, VI-314 pp., 12 fr.

L'auteur indique ainsi le but qu'il a voulu atteindre : « Beaucoup de chrétiens n'avancent que timidement dans la vie spirituelle; d'autres semblent ne point s'y reconnaître, malgré tous les désirs qu'ils ont de vouloir en vivre réellement. Que leur manque-t-il ? Un moyen de bien se rendre compte de ce qu'ils devraient faire, des différents états où ils peuvent se trouver, de la nature de la vie toute particulière où ils désirent s'engager. Ces pages voudraient combler ces diverses lacunes » (p. v).

Cet *essai d'analyse* fait ressortir la nécessité de se connaître et le rôle de la volonté; il contient beaucoup de fines notations psychologiques et de bons conseils pratiques; il soutient l'attention en gardant le ton d'une conversation.

Par contre, l'auteur réduit souvent les exposés doctrinaux à des raccourcis assez obscurs (sur l'effet des sacrements, par exemple, p. 202); il passe à peu près sous silence la grâce sanctifiante et l'organisme surnaturel de l'âme chrétienne; il ne parle pas de Jésus-Christ. A vouloir trop prouver la nécessité de la lutte dans la vie chrétienne il arrive à des déclarations assez discutables (par exemple, à propos des âmes peu tentées (p. 45) : « Généralement ces âmes ne sont pas appelées à une haute perfection; pas même à une moyenne »).

Enfin ses conseils auraient besoin d'être mis au point pour beaucoup d'âmes, déjà trop portées à s'analyser elles-mêmes.

Vertus

Charles Parra, S. J. *Sur la Montagne.* — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1930; 2 vol. in-16 de 160 et 156 pp., chacun 3 fr.

Deux bons petits recueils de méditations, par lesquels le P. P. continue sa collection de *L'Évangile du Sacré-Cœur.* Groupant autour des Béatitudes d'autres passages du Nouveau Testament, il rappelle les grands enseignements du Sermon sur la Montagne en des exposés simples, pieux et vivants.

R. P. Martin, supérieur des Missionnaires diocésains de Vendée. *Pour aimer le Bon Dieu comme sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.* — Luçon, chez l'auteur, 1930; in-12, 154 pp., 6 fr.

Après avoir montré que « Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a reçu de Dieu la mission de lever une légion de petites victimes d'amour », l'auteur indique les dispositions nécessaires pour entrer dans la *petite voie* (désir, humilité, confiance) et les moyens d'y avancer, moyens qui se résument ainsi : aimer Dieu de toutes ses forces, et s'offrir en victime à l'amour.

Il appuie son exposé, clair, fin et vivant, sur des citations nombreuses et bien choisies de l'*Histoire d'une âme* et des lettres de la sainte ; il montre une grande expérience des âmes, un sens avisé de leurs besoins et les illusions qu'elles peuvent se faire sur la *voie d'enfance.*

Son livre aurait gagné en force s'il en eût justifié l'enseignement par un rappel bref mais précis de la nature de la vie spirituelle et des grandes lois de son développement; s'il eût indiqué en particulier que le principe du mérite est avant tout la charité (pp. 23-25); s'il eût montré les progrès que sainte Thérèse dut réaliser elle-même pour parvenir à la sainteté. Malgré ces lacunes l'ouvrage demeure fort intéressant et bienfaisant.

Suzanne Spezzafumo de Faucamberge. *Tendresse de Dieu.* — Paris, Flammarion, 1930; in-12, 247 pp., 12 fr.

Mme S. de F. raconte quantité de petits événements de la vie journalière qui lui révèlent la « tendresse de Dieu » et la consolent de son chagrin (mort de son mari et d'une petite fille) et de l'indifférence ou du matérialisme environnant. Leçon de foi réconfortante, un peu monotone, parfois émouvante.

Péchés

Ch. de Maillardoz, S. J. *Les sept péchés capitaux de l'enfance.* Préface de Mgr Julien. — Paris, Bonne Presse, 1928; in-16, 94 pp.

Cette brochure, vivante et agréable à lire, groupe des leçons publiées dans la *Maison*. Elle s'adresse aux parents pour les aider dans l'éducation chrétienne des enfants jusqu'à sept ans environ. Exacte, mesurée, pratique, elle traite les questions avec une bonne humeur lucide et vaillante, et fait appel à propos au surnaturel.

Une lacune : l'auteur parle toujours de l'enfant au singulier, et n'indique pas le moyen de tirer parti de la présence de frères et sœurs.

Prière

Joseph Vernhes, P. S. S. *Le vrai chemin du Paradis ou la Prière.* — Paris, Téqui, 1931; in-16, VII-364 pp., 10 fr.

M. V. a pour but « d'éclairer les âmes de bonne volonté, non seulement sur la nature de la prière mais encore sur sa nécessité et sa toute-puissance si elle est bien faite » (p. VI).

Livre bienfaisant. Le sujet, si important, est traité sous tous ses aspects pratiques, en un style alerte et simple, avec beaucoup d'esprit religieux, de finesse, d'exactitude et de clarté; la nécessité de l'union du chrétien avec Jésus-Christ est heureusement exposée.

On souhaiterait que l'auteur, analysant plus à fond la nature de la prière, eût montré comment elle met en œuvre les plus hautes vertus chrétiennes, la charité, l'espérance, la religion, la prudence. Il en aurait ainsi dégagé toute la valeur humaine et surnaturelle et, par là même, l'aurait fait

aimer davantage. Peut-être aussi aurait-il distingué plus clairement prière en général et prière-demande. — L'imprécision du plan amène des répétitions. — Une formule malheureuse : la prière est *plus efficace* que les sacrements (p. v).

Pierre LHANDE, S. J. *Le Pater*. — Paris, Éditions Spes, 1931; in-16, 117 pp., 5 fr.

Cette suite de *L'Évangile sur les toits* comprend le commentaire du *Pater* donné à Radio-Paris pendant l'Avent 1930. Le P. L., on le sait, met ses sermons, concrets et vivants, à la portée de ses auditeurs les moins intellectuels. A la lecture, l'émotion oratoire paraît parfois un peu convenue, et la familiarité du ton perd ses avantages.

Vie religieuse

R. P. Fulbert CAYRÉ, des Augustins de l'Assomption. *La Spiritualité des Religieux de l'Assomption*. — Paris, Desclée et Cie, 1931; in-16, 63 pp., 3 fr. 50.

En cette étude, parue d'abord dans les *Cahiers thomistes*, et faite d'après les écrits spirituels du P. d'Alzon, fondateur des Assomptionnistes, le P. CAYRÉ expose le but et l'esprit de la Congrégation, les vérités surnaturelles dont elle aime à nourrir les âmes, les directives pratiques qu'elle leur donne. Il réussit, en une course un peu rapide, à marquer les traits essentiels de cette vigoureuse spiritualité augustinienne, doctrinale et monacale, qui fait large place à la contemplation, en même temps qu'elle prépare à une vie active intense.

Les Novices de Notre-Seigneur. Paris, Téqui, 1929; in-12, 220 pp., 9 fr. — *Tempéraments et caractères de Novices*. Paris, Téqui, 1930; in-12, 50 pp., 3 fr. — *Avant la Vêture et la Profession*. Paris, Téqui, 1930; in-12, 71 pp., 4 fr.

Ces trois petits livres reproduisent l'enseignement spirituel donné à des novices de la Congrégation de la Miséricorde par leur Mère Maîtresse.

Le premier (le plus intéressant) décrit les qualités et dé-

fauts des Apôtres, et (l'idée est jolie) propose leur formation par Notre-Seigneur en exemple aux novices.

Le second est une collection de notes sur les tempéraments et les caractères.

Le troisième fournit quelques sujets de méditations pour les retraites qui précèdent les vêtures et les professions.

Plein de finesse, sans prétention à la profondeur, religieux, agréable à lire, l'ensemble contient de judicieux conseils pour la pratique des vertus morales.

Sacré-Cœur

G. Kanters, Prêtre du Sacré-Cœur. *Le Cœur de Jésus étudié dans la Tradition Catholique.* Quatre volumes, Bruxelles, Dewit, et Paris, Beauchesne, in-8°. — I. *Commentaire des Litanies du Sacré-Cœur.* Deuxième édition, 1928, XXIV-351 pp., 9 fr. — II. *Les Demandes et les Promesses du Sacré-Cœur.* 1926, XXIII-285 pp., 9 fr. — III. *Le Culte du Sacré-Cœur. Considérations doctrinales, historiques et ascétiques.* 1927, XXIII-274 pp., 9 fr. — IV. *Exercices Spirituels en l'honneur du Sacré-Cœur pour chaque semaine de l'année.* 1928, XV-314 pp., 9 fr.

Il est intéressant, pour avoir une idée complète du monument élevé par le P. K. à la gloire du Sacré-Cœur, de rappeler cette première série de travaux, bien qu'elle date déjà de quelques années.

En ces quatre volumes, le P. K. a « voulu essayer de fusionner la doctrine et l'ascétisme de la dévotion au Sacré-Cœur avec les nombreux documents historiques que la tradition nous en a légués » (t. IV, p. 1). Pour cela il a enchâssé dans son exposé personnel un grand nombre de textes s'échelonnant du II^e^ au XVII^e^ siècle. « Sans être toujours des témoignages de la *dévotion* à ce divin Cœur, *dans le sens strict du mot*... ce sont autant d'hommages au divin Cœur, considéré dans ses rapports avec la Divinité et avec l'humanité, au Cœur foyer de la charité divine, au Cœur source intarissable de grâces » (t. II, p. 4).

Le premier volume, après un avant-propos sur la dévotion au Sacré-Cœur et une courte introduction sur l'histoire des

Litanies, précise le sens des 33 invocations de ces litanies.

Le deuxième s'attache aux douze demandes du Sacré-Cœur (considéré comme Seigneur, Bienfaiteur, Maître, Douloureux, Roi, etc.) et aux douze promesses faites par Lui (en particulier à sainte Marguerite-Marie).

Le troisième étudie le culte du Sacré-Cœur du point de vue doctrinal (objet, légitimité, symbolisme,...) et historique (depuis le IIIe siècle); il nous fait ensuite pénétrer dans les sentiments de ce Cœur par une étude de la vie du Christ.

Le quatrième contient une série d'oraisons sur les mystères du Christ (sur terre, au Ciel et dans les âmes).

Tous quatre, neufs et solides à la fois, sont destinés à la lecture pieuse ou à la méditation. Beaucoup des textes cités dormaient dans les manuscrits ou les livres anciens. Le P. K. les a patiemment cherchés, fidèlement transcrits ou traduits, habilement groupés, interprétés avec sagacité et mesure. Tous ces textes sans doute n'ont pas le même intérêt et parfois leur brièveté et l'absence de contexte laisse un peu douteuse leur portée réelle. Mais l'ensemble fait saisir l'indissoluble continuité du développement, dans l'Église, de la dévotion au Sacré-Cœur, jusqu'à son épanouissement au XVIIe siècle en un culte liturgique public. Il donne en même temps une impression de fraîcheur et de spontanéité qui repose de certaines formules un peu convenues de la spiritualité moderne. Les volumes I, II, et IV, contiennent de belles prières; les volumes III et IV, d'intéressantes gravures. Des tables permettent de trouver facilement les textes cités.

Quant à l'exposé personnel du P. K., il est ferme, précis, pratique, pieux sans mièvrerie.

G. Kanters. *Le Cœur de Jésus dans la Littérature Chrétienne des douze premiers siècles.* Bruges, Beyaert, et Avignon, Aubanel Père, 1930; in-8°, xv-190 pp., 9 fr. — *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans les anciens États des Pays-Bas* (XIIe-XVIIe siècle). Bruxelles, Dewit, et Paris, Beauchesne, 1928; in-8°, xv-297 pp., 8 fr. — *Supplément*, 1929, x-90 pp., 3 fr.

Ces volumes sont plus exclusivement documentaires que les précédents.

Le premier classe dans l'ordre chronologique les hommages rendus au Sacré-Cœur par plus de quatre-vingts auteurs

des divers pays chrétiens. Les citations, qui ne prétendent pas épuiser le sujet, sont empruntées surtout aux grandes patrologies.

Le second volume, avec son *supplément*, groupe plus de cent vingt textes d'écrivains de Belgique ou de Hollande (XII^e-XVII^e siècle), textes presque tous tirés de manuscrits ou de livres anciens des bibliothèques publiques ou privées de ces deux pays. Une courte notice indique l'origine de chacun. Plus de quarante gravures du même temps y sont jointes.

Les citations faites sont généralement assez longues pour fournir par elles-mêmes une lecture édifiante.

Joseph Hervier. *Le Cœur de Jésus d'après l'Évangile.* — Paris, Bonne Presse, 1930; petit in-8°, 140 pp.

Recueil de trente méditations évangéliques. Dans les seize premières, l'auteur rappelle ce que fut l'amour de Jésus-Christ pour nous. Dans les suivantes il dégage les qualités de l'amour que nous devons rendre à Jésus-Christ. Présentation simple, concise, directe, et qui provoque facilement de salutaires réflexions.

Le Christ-Roi

Pour la Royauté du Christ et de sa Mère. Soyons les aides du Sacerdoce. — Orléans, M^lle Bouguereau, 24, rue Saint-Marc, 1930; in-12, XXV-108 pp., 3 fr. 50.

L'auteur de cette brochure est une femme sans instruction religieuse et qui vit au milieu de rudes souffrances. Elle lance un appel aux âmes « qui veulent se dévouer à la sanctification du prêtre pour l'établissement de la Royauté du Christ et de sa Mère » (p. 4). Elle leur propose comme moyens, outre le vœu de chasteté et l'offrande des mérites à Marie Immaculée, un vœu d'abandon et d'accomplissement de la volonté de Dieu. A ce vœu s'ajouteront des dévotions diverses, en particulier à Marie Médiatrice.

Jamais on ne rappellera trop aux âmes de bonne volonté ces grandes intentions catholiques. On aimerait toutefois que la spiritualité de cet opuscule fût moins compliquée et soutenue par une doctrine plus précise.

Passion

Dom Robert-Marie Godet, O. S. B. *Le Chemin de la Croix. Méditations et prières pour les âmes religieuses.* — Paris, Desclée, de Brouwer, 1931; in-16, 92 pp., 3 fr. 50.

Six chemins de la Croix, assez semblables entre eux (bien qu'ils fassent méditer la Passion sous des angles différents), et destinés aux religieux et religieuses. L'adaptation est bonne, tout en demeurant assez générale pour convenir à toutes les formes de la vie religieuse. Une piété pénétrante s'y exprime avec une heureuse discrétion. A regretter une formule équivoque : « Au tabernacle Jésus est *encore* chargé d'une croix... » (p. 37).

Sainte Vierge

H. Maréchal, O. P. *La Vie Mystérieuse de Notre-Dame.* — Liége, La Pensée Catholique, 1931; in-16, 75 pp.

Le « Mystère de Notre-Dame », c'est l'obscurité où elle est demeurée pendant sa vie terrestre, malgré son incomparable grandeur, et alors qu'elle devait plus tard être entourée de tant d'honneurs dans l'Église.

Le P. M. montre les convenances de cet effacement en une excellente brochure, originale et sage, bien composée, pleine de finesse et de piété, écrite en une jolie langue.

Eucharistie

Abbé V.-D. Arthaud. *Pour la Communion solennelle. Une retraite avec Jésus.* — Paris, Beauchesne, 1930; in-8° couronne, xvi-400 pp., 24 fr.

C'est une retraite destinée à préparer au renouvellement des promesses du Baptême « des enfants déjà initiés, et même depuis longtemps, à l'Eucharistie, habitués à communier, et, par conséquent, convenablement instruits des vérités religieuses » (p. xiii). L'abbé A. leur met continuellement

Jésus sous les yeux, tout en leur exposant les sujets généraux de la vie chrétienne.

Le livre, qui comprend dix-sept instructions très denses, s'adresse en réalité aux prêtres et aux éducateurs. Ils y pourront choisir ce qui leur paraîtra le plus adapté à leur auditoire particulier (voire même à un auditoire autre qu'un auditoire d'enfants).

Le relief donné à la personne de Jésus-Christ, la place accordée aux sujets dogmatiques, le souffle apostolique, la clarté des plans, le très heureux choix des exemples racontés, donnent grande valeur à cet exposé. Un regret cependant : on aimerait que la part des développements intellectuels et psychologiques y fût plus grande, et plus réduite celle des développements imaginatifs. Pourquoi, par exemple, paraître attribuer les tentations presque exclusivement au démon (p. 155), insister sur les effets extraordinaires de l'Eucharistie et non sur les effets ordinaires (p. 285), donner sans réserve une théorie discutable du sacrifice de la Messe (p. 321) ?

Mariage

Abbé Louis Baïsse. *Le Mariage dans l'Église Catholique.* — Albi, Imprimerie de l'Orphelinat Saint-Jean, 1930; in-16, x-237 pp., 8 fr.

Livre pratique, clair, facile à lire, et d'où l'on pourra tirer de courtes instructions et d'utiles renseignements sur beaucoup d'aspects de la question du mariage : préparation éloignée et prochaine, empêchements, célébration, divorce, devoirs des époux, avantages accordés aux familles nombreuses. Naturellement tous les conseils qu'il contient ne pourront pas être donnés tels quels dans tous les milieux.

Église

Pierre Lhande. *Le Dieu qui bouge.* — Paris, Plon, 1930; in-8°, vii-250 pp., 18 fr.

Ce nouvel ouvrage du P. Lhande sur la banlieue rouge de Paris est, comme *Le Christ dans la banlieue*, une revue de

l'activité missionnaire catholique dans ces régions déshéritées. L'auteur y signale les progrès accomplis depuis son précédent volume, et note ce qui reste à faire.

Son but n'est pas de publier le compte-rendu minutieusement exact de cette évangélisation, mais d'en donner l'aspect général, d'en retracer les grandes lignes, d'en faire sentir l'héroïque grandeur par des anecdotes librement racontées, et de susciter ainsi un nouvel élan de la charité chrétienne. Puisse cet ouvrage, vivant, ému, et émouvant, connaître un aussi éclatant succès que son aîné, et exercer une action aussi féconde.

Le Saulchoir.

fr. J. PÉRINELLE, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXVIII

JUILLET 1931-SEPTEMBRE 1931

Les Principes et la pratique

R. Bernard. — L'Assomption et la Maternité de grâce . . . 28
R. Bernard. — Notre-Dame des Sept-Douleurs 125
R. Garrigou-Lagrange. — L'abandon à la Providence . . . 5
R. Garrigou-Lagrange. — Comment devons-nous nous abandonner à la Providence? . . . 113
E. Hugueny. — Notes de direction. Les deux amours . . . 139
J. Périnelle. — Le prêtre restaure, dans le Christ, l'ordre universel 15

Les Maîtres et les Modèles

M. Aron. — Les moniales dominicaines d'Oetenbach et leur expérience mystique 62
S. Bézine. — Mère Marie de Saint-Pierre 162
J.-D. Folghera. — Un seul Seigneur, une seule Foi. La conversion d'un anglican (Vernon Johnson). 149
L. Royer. — Le Bienheureux Jean Soreth 52

Textes anciens

Cardinal de Bérulle. — Lettre sur l'enfance de Jésus . . . 177
Saint Syméon le Jeune. — Hymnes et discours 74

Les Idées et les Œuvres

P. Catrice. — L'Union missionnaire du clergé 93
A. Garnier. — L'Église éducatrice du peuple sous la Restauration. (Les Congrégations d'hommes). . . 83
B. Mouthiez. — Pour l'enquête à propos des premières communions. Documents 100
B. Mouthiez. — Quelques orientations actuelles de l'apostolat populaire 195
B. Mouthiez. — A propos des premières communions (suite). A travers le courrier 203
R. Mulard. — Le Congrès eucharistique et la vie spirituelle. 97
R. Mulard. — Les fruits du Congrès eucharistique 190

Pour la lecture spirituelle

E. Lajeunie. — Marthe de Noailiat 105
B. Mouthiez. — Quelques livres pour les enfants 108
J. Périnelle. — Ecrits spirituels 210

Bibliographie

Anonymes. — Cérémonial pour la profession de foi catholique des enfants 104
Les Novices de Notre-Seigneur. — Tempéraments et caractères de Novices. — Avant la Vêture et la Profession 216
Pour la Royauté du Christ et de sa Mère. — Soyons les aides du Sacerdoce 219
V.-D. Arthaud. — Pour la Communion solennelle. Une retraite avec Jésus 220
Louis Baïsse. — Le mariage dans l'Église catholique . . . 221
Ch^ne Bertret. — Petit Cérémonial de la Rénovation des Promesses du Baptême 103
Ch^ne F. C. — Emmanuel ! ou Dieu avec nous. Aperçus sur la Vie intérieure surnaturelle 212
Fulbert Cayré. — La Spiritualité des Religieux de l'Assomption 216
Vén. Antoine Chevrier. — Sujets d'oraison tirés de l'Évangile (publiés par le chan. Chambost) . . 211
B^se Claude de la Colombière. — Notes spirituelles et pages choisies (recueillies et annotées par les PP. Monier-Vinard et Condamin) . . . 210
R. P. David. — La gerbe de Mistral à l'autel de Marie. Poèmes et cantiques oubliés 212
H. Ghéon. — La Bergère au pays des loups. 111
Dom R.-M. Godet. — Le Chemin de la Croix. Méditations et prières pour les âmes religieuses . . 220
J. Hervier. — Le Cœur de Jésus d'après l'Évangile 219
Johnson Vernon. — One Lord, one Faith 149
G. Kanters. — Le Cœur de Jésus étudié dans la Tradition catholique 217
G. Kanters. — Le Cœur de Jésus dans la Littérature chrétienne des douze premiers siècles. — La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans les anciens états des Pays-Bas (XII^e-XVII^e siècle). Supplément 218
F. Klein. — L'Alphabet des Saints. — L'Histoire de Joseph et de ses onze frères. — Bible des enfants. — La Sainte Vierge dans l'Évangile 108
P. Lhande. — Le « Pater ». 216
P. Lhande. — Le Dieu qui bouge 221
Ch. de Maillardoz. — Les sept péchés capitaux de l'enfance. 215
H. Maréchal. — La Vie mystérieuse de Notre-Dame. . . . 220
R. P. Martin. — Pour aimer le Bon Dieu comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 214
B^se L.-M. de Montfort. — L'amour de la Sagesse éternelle. . 210
F. Neyen. — Notre Vie spirituelle. Essai d'analyse et principes de direction 213
Simone de Noaillat. — Marthe de Noaillat 105
Ch. Parra. — Sur la Montagne 214
S. Spezzafumo de Faucamberge. — Tendresse de Dieu . . 215
J. Vernhes. — Le vrai chemin du Paradis ou la Prière. . . 215